REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXII **Tome I** **Mai 1956**

Ave Joseph !

Joseph, père du Vierge et l'époux de la Vierge,
Des vierges à genoux t'implorent de bénir
L'Eglise et l'univers voués au souvenir
De ton nom où leur culte unanime converge.

De Jésus courroucé l'on croirait que la Verge
Va frapper notre Terre en un proche avenir.
Quel bras nous sauvera ? Le tien, qui sut nourrir
Jadis ce Vin sanglant, ce Pain à chair de cierge !

Enseigne la conquête enivrante des monts,
Du gouffre intérieurs, l'empire des démons,
Toi qui fus le contemplatif par excellence ;

Dis les mots par lesquels on commande au Seigneur,
Et, miracle dont seul ton cœur eut la science,
Fais grandir toujours plus l'Enfant dans notre cœur.

Jeannine Bélanger

Le Cinquantenaire de l'arrivée des Dominicains à Québec

Même si les jubilés d'or n'ont pas tous la même signification, un demi-siècle de contemplation et d'apostolat, dans le plus ancien diocèse du Canada, vaut la peine d'être souligné. Pour les fils de saint Dominique, qui conservent fidèlement le souvenir de leurs bienfaiteurs et amis et qui prient constamment pour eux, cinquante années de labeur apostolique et de rayonnement religieux, en un milieu aussi béni de la divine Providence que le diocèse et la ville de Québec, représentent une lourde dette de reconnaissance envers Dieu. Aussi c'est par d'ardentes actions de grâces qu'ils entendent célébrer le cinquantenaire de leur arrivée à Québec, se rappelant les débuts et mesurant leur progrès.

* * *

Le 7 mars 1906, en la fête de saint Thomas d'Aquin, le T. R. Père Henri Hage, O. P., Vicaire provincial, loue pour le 1er mai une petite maison sise avenue Taché, non loin de la Grande-Allée. Le jour de Pâques, 15 avril 1906, S. G. Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec, donne de grand cœur son autorisation écrite, « parce que j'ai l'espoir et même la conviction, écrit-il, que vos religieux, par leurs prières, par leurs prédications et leur sainte vie contribueront à procurer largement la gloire de Dieu et le salut des âmes ». Le premier jour du mois de Marie, le T. R. Père Hage arrive à Québec pour procéder à l'installation du nouveau monastère dominicain. Il descend au Séminaire, qui le reçoit avec la bonté coutumière à cette maison. Le R. Père Etienne Gauvreau, O. P., qui l'avait précédé de quelques jours pour prêcher chez les RR. SS. Dominicaines, le 30 avril, se retire chez son frère, Monsieur Félix Gauvreau, un de nos premiers et fidèles bienfaiteurs.

Les travaux de la première chapelle commencent sans retard. Signalant notre arrivée à Québec, les journaux annoncent aussi qu'une soirée de bienvenue sera offerte aux RR. Pères Dominicains, au profit de leur nouvelle fondation. Cette soirée est donnée par les zouaves de Québec,

le mardi 15 mai. Ils présentent le drame : « Les Zouaves à Vatay » et, le même soir, le T. R. Père Hage donne une conférence sur le Général de Sonis.

Dans son numéro du 12 mai 1906, *La Semaine religieuse de Québec* souligne ainsi notre récente fondation religieuse. « Il nous est agréable, écrit-elle, de pouvoir enregistrer dans nos pages la récente fondation d'un couvent de Dominicains à Québec, qui date du 1er mai courant. La nouvelle maison est sous la direction du Père Hage, Provincial de l'Ordre, et dont les auditoires québecois ont si bien goûté les prédications du printemps dernier. Nous regardons comme un événement religieux de grande importance cet établissement, fait dans notre ville des fils de saint Dominique, et nous souhaitons vivement que la bénédiction de Dieu assure de grands développements à cette œuvre, dont les débuts sont modestes, mais pleins de promesses ».

Le 24 mai, le R. P. E.-A. Langlais, O. P., actuellement à Rome, et le Frère Marie-Raymond, convers, arrivent de Saint-Hyacinthe pour demeurer à Québec. La première chapelle, qui n'est pas encore prête, sera très modeste : 39 pieds de longueur, 11 pieds de largeur et 9 pieds de hauteur. Elle est faite d'un petit hangar à bois et d'une petite baraque du gouvernement, qui ont été mis bout à bout. On y dira la sainte messe le 1er juin 1906. En attendant la fin des travaux, les Pères vont célébrer leur messe chez les RR. SS. Franciscaines Missionnaires de Marie et ils exercent leur apostolat dans les paroisses environnantes où MM. les curés les invitent souvent à prêcher.

Comme la chapelle, le premier monastère dominicain québecois est minuscule. Tout ce premier établissement rappelle la parabole du grain de sénevé. Le rescrit du Saint-Siège accordant le *Beneplacitum Apostolicum* préalable à l'érection canonique de notre nouvelle maison est daté du 14 août 1906, sous le pontificat de saint Pie X, tandis que le document officiel signé par l'Archevêque de Québec l'érigeant canoniquement fut émis le 1er octobre 1906. Ouvert le premier jour du mois de Marie et érigé canoniquement le premier jour du mois du très saint

Rosaire, on peut donc dire que le monastère Saint-Dominique de Québec, qui a commencé si humblement et si pauvrement, a été visiblement placé, par la divine Providence, sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie.

* * *

Deux ans plus tard, le 1er mai 1908, à cause du développement considérable de la partie ouest de la ville, de l'augmentation du nombre des religieux et de l'exiguïté des premiers locaux, la Communauté déménage dans une maison plus spacieuse habitée depuis quelques années par des anglais protestants et située au numéro 301, Grande-Allée, lieu actuel du monastère et de l'église Saint-Dominique. En peu de temps, la propriété « Charlebois », comme on l'appelle alors, est transformée en maison religieuse. Le 11 juin 1908, S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, auxiliaire de Québec et frère du R. P. P.-Arsène Roy, O. P., vient bénir la nouvelle et deuxième chapelle que de nombreux bienfaiteurs ont contribué à édifier et à embellir. C'est là qu'un si grand nombre de fidèles sont venus souvent prier, écouter la prédication de la vérité divine, demander pardon de leurs fautes et communier, pendant plus de onze années.

Le mois d'octobre 1919 marqua une nouvelle étape dans le développement de l'œuvre dominicaine. Le Christ sortit alors de « l'étable des Pères » pour entrer dans la maison de Nazareth, plus vaste, plus lumineuse, plus chaude, moins indigne du Fils de Dieu ; car les Dominicains ont fait construire, en même temps que leur monastère, une troisième chapelle, au sein de laquelle a pris naissance et s'est formée spirituellement la paroisse Saint-Dominique qui leur fut octroyée par l'Autorité ecclésiastique le 2 février 1925. Le jubilé d'argent de cette belle paroisse a été dignement célébré en 1950. Les curés qui se sont succédés à sa tête, depuis plus d'un quart de siècle, furent les RR. PP. Henri Martin, Thomas-M. Landry et Marc Labonté. Le R. P. R.-M. Beaudet, O. P., en est le curé actuel. Grâce à la générosité de tous les paroissiens et de quelques bienfaiteurs et bienfaitrices, cette paroisse a été dotée en 1930 d'une splendide église gothique en pierre, dont l'architecte est M. Albert

LaRue. Après la dernière guerre mondiale, on réalisa graduellement la décoration intérieure, qui est faite de verrières pieuses et de délicates sculptures en chêne canadien exécutées avec maîtrise et bon goût par M. Lauréat Vallières, un artiste de chez nous. En 1954, le monastère fit achever le chœur des religieux, en arrière du maître-autel, où les Dominicains récitent en commun l'Office divin du bréviaire, chantent la messe conventuelle et les Complies, méditent et prient pour les âmes qu'ils ont mission d'évangéliser, de sanctifier et de sauver.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales étapes de l'établissement des Dominicains à Québec. Ce demi-siècle de grâces insignes et de faveurs célestes, spirituelles et temporelles, fut rempli d'activités religieuses et apostoliques de toutes sortes. Très grand est le nombre des paroisses et des institutions qui ont bénéficié de la prédication et du ministère des Frères Prêcheurs. Quelques professeurs dominicains ont même été appelés à enseigner au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, continuant ainsi la tradition d'un Ordre que son fondateur lui-même a destiné au salut des âmes par la prédication et l'enseignement de la vérité sous toutes ses formes.

La compréhension intelligente, l'amitié fidèle, la sympathie sincère et le dévouement inlassable que la population de la ville et du diocèse de Québec a manifestés aux Dominicains, depuis leur arrivée ici, il y a cinquante ans, ne se sont jamais démentis et ont toujours été des encouragements précieux favorisant l'épanouissement de cette fondation religieuse, dont on a raison de s'enorgueillir aujourd'hui. Les œuvres durables s'édifient et se consolident lentement. Leurs modestes débuts sont généralement les meilleures garanties naturelles et surnaturelles de leur survie et de leur succès.

C'est donc avec des sentiments de profonde gratitude que nous rendons grâces à Dieu pour tous ses bienfaits et le prions humblement de récompenser au centuple les nombreux artisans responsables, de près ou de loin, de l'établissement à Québec de l'Institution cinquantenaire.

A.-G. Albert, O. P.

Québec, 7 mars 1956.

La Prière mosaïque

Quand Moïse priait, il élevait les bras, geste qu'évoquent les orants des catacombes, ou bien se laissait choir le front dans la poussière. On lit à plusieurs reprises qu'ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il imprima volontiers ainsi, à ses requêtes les plus instantes, un véritable caractère sacrificiel. Surtout, Dieu était ponctuel aux rendez-vous, la colonne de nuée descendait à l'entrée de la tente de réunion et restait là tant que le colloque n'était pas terminé. Le peuple, prosterné en direction de la tente, épiait l'issue de la rencontre pour se relever. Yah parlait avec Moïse « comme un homme parle à son ami » [1]. Il daignait même se taire avec délices.

* * *

Et tout d'abord, le législateur adorait. Que de fois les scribes sacrés ne nous rapportent-ils pas qu'il « tomba sur la face » ? [2] Dans cette toute première posture de latrie, les versets inspirés sourdaient par bribes, par buées, de son cœur à ses lèvres, comme un flot régénérateur et propitiatoire :

Cieux, prêtez l'oreille, et je parlerai ; et que la terre
écoute les paroles de ma bouche !
Que mon enseignement tombe comme les gouttes de la pluie,
que ma parole se répande comme la rosée,
comme des ondées sur la tendre verdure,
comme des gouttes d'eau sur des plantes !
Car je veux proclamer le nom de Yahweh :
Rendez gloire à notre Dieu ! [3]

Après ce crépitement initial, la doxologie éclatait sans peine en un feu roulant de louange et d'admiration :

1. *Exode*, XXXIII, 11.
2. *Nombres*, XIV, 5, XVI, 4, 22, et XVII, 10.
3. *Deutéronome*, XXXII, 1-3.

Yahweh est venu de Sinaï,
il a brillé pour eux de Séir,
il a resplendi de la montagne de Paran,
il est sorti de Meribat-Qadech :
à sa droite ils voyaient des flammes[4].

Les « flammes » dont il est ici question ne seraient-elles pas : l'omnipotence, sagesse, science, grandeur, majesté, sainteté ? Autant de glorieux attributs de l'Incréé auprès desquels les limites de l'homme créé accusaient bientôt, hélas ! un relief saisissant. Sur ce rien, Yah eut dès l'origine droit de vie et de mort. Et pourtant, Il veut bien, constamment, faire justice, à des créatures qu'Il a daigné concevoir libres ; souvent même Il poussera la folie d'amour jusqu'à faire grâce. Mais n'anticipons pas sur les mystérieuses profondeurs que prétend explorer cette contemplation éperdue :

Le Rocher, parfaite est son œuvre,
car toutes ses voies sont suivant le droit ;
c'est un Dieu fidèle et sans iniquité ;
il est juste et droit[5].

Ce rien qu'est l'être dépendant a osé relever la tête devant Yah dans une attitude d'insubordination. Le douloureux périple à travers le désert ne fut-il pas, en effet, pour les Juifs, une longue série de révoltes contre leur Fondateur et Protecteur du ciel ? Moïse a pu faillir à Meribat, mais en général la chronique nous le montre merveilleusement fidèle. Va-t-il se prévaloir de cette constance, chercher avec orgueil refuge derrière sa propre impeccabilité de « pur », et rompre prudemment avec les pécheurs ? Non, car il est prêtre [5a], donc médiateur, solidaire des « impurs » et des prévaricateurs ses compatriotes ; déjà, on ne sait trop par quelle prescience éclairée et magnanine, il vit, des mil-

4. *Dt.*, XXXIII, 2.
5. *Dt.*, XXXII, 4.
5a. Dans l'acception large, bien qu'évidemment suréminente, du terme, car au sens strict, c'est Aaron qui était prêtre ! Voir *Ex.*, IV, 16.

lénaires à l'avance, le dogme messianique de la Communion des saints ? Aussi dit-il au Seigneur :

> *Pourquoi, Yahweh, ta colère s'embraserait-elle contre ton peuple, que tu as tiré du pays d'Egypte à grande puissance et à main forte ?... Ne fais pas attention à la dureté de ce peuple, à sa perversité et à son péché »* [6].

Ce grand amant de Dieu est en même temps un grand ami des hommes. La race humaine a « tenté » Yah, L'a sacrilègement mis à l'épreuve, dès le sortir de la mer Rouge, puis encore pour réclamer l'eau, la manne ou les cailles dans les sables brûlants de son pélerinage vers Canaan, puis enfin lors de l'exploration de la Terre promise, et partout, et toujours. Chaque fois, Moïse épouse et plaide la cause de ces ingrats en défaveur. Dieu résiste-t-Il, ou paraît-Il seulement près de résister, que la supplication mosaïque se fait plus déchirante. L'Oint du Seigneur est bien le père temporel de cette nation errante, mais d'où, en somme, en tient-il l'onéreuse charge ? Et comme, ici, la vraie paternité spirituelle, effective, « engagée », est bien plutôt celle du Maître des esprits de toute chair ! Moïse s'en plaint pertinemment à Yah :

> *Est-ce moi qui ai conçu ce peuple, ou moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dises : Porte-le sur ton sein, comme le nourricier porte un enfant qu'on allaite... ? Je ne puis pas, à moi seul, porter tout ce peuple ; il est trop pesant pour moi* [7].

A Gethsémani, quelqu'un d'infiniment supérieur à Moïse, refusera, beaucoup plus tard, de séparer Sa cause d'avec celle des hommes coupables, ayant pris sur Lui nos iniquités et nos flétrissures. Et l'ange de consolation du Jardin d'agonie n'interviendra que pour Le laisser là, brisé, suant le sang, devant l'abandon Paternel, lorsque le Fils aura refusé la proposition, formulée de la part du Père, de rentrer dans le

---

6. *Exode*, XXXII, 11 ; *Deutéronome*, IX, 27.
7. *Nombres*, XI, 12.

Sein éternel, pour oublier ce drame affreux de la création du monde et livrer à une damnation inéluctable Ses frères les hommes[8]. Sur l'ordre de Moïse, souvent Aaron recourt d'office à l'encens comme moyen d'apaisement et d'expiation. Mais, dès que Dieu fait l'intraitable, le conducteur du peuple s'offre lui-même en victime, prie Yah de vouloir bien rayer son propre nom, à lui, Moïse, du Livre de vie, si le Seigneur persiste dans Ses desseins d'exterminer le genre humain [9], appelle à grands cris la mort, car cette immolation lui sera douce en comparaison du spectacle de la souffrance des Israélites ses congénères, dont il a été constitué, par Dieu lui-même, et Pasteur et Pontife :

Si tu veux me traiter ainsi, tue-moi plutôt,
je te prie, et que je ne voie pas ce qui me fait mal ! [10]

* * *

Mais la mémoire des bienfaits incommensurables de Yah en faveur de Son peuple donne plutôt des ailes à la prière de Moïse, et les os broyés, le cœur contrit et humilié, se soulèvent pour voler en pleine action de grâces. Le législateur exulte de reconnaissance et d'amour à la pensée des inlassables mansuétudes de Dieu.

Je chanterai Yahweh, car il s'est exalté :
cheval et cavalier, il les a jetés dans la mer...
L'élite des officiers a été engloutie dans la mer Rouge.
Les abîmes les couvrent... [11]

Avant cette toute récente délivrance insigne des Juifs, Dieu ne les avait-Il pas tirés d'un autre abîme autrement redoutable que la mer Rouge, celui du non-être ; conservés ; élevés à la hauteur de Son amitié, de Son alliance, de Ses promesses, entre tous les peuples qui respirent ? Les termes du Pacte deutoronomique sont invoqués avec la véhémence persuasive d'un « Rappelle-toi » d'amoureux humains :

8. *Nombres*, XVII, 11-15.
9. *Exode*, XXXII, 31-33.
10. *Nombres*, XI, 15.
11. *Exode*, XV, 1, 4, 5.

Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,
tes serviteurs, à qui tu as dit, en jurant par toi-même :
Je multiplierai vos descendants comme les étoiles du ciel,
et, tout ce pays dont j'ai parlé, je le donnerai à vos
descendants, et ils le posséderont à jamais [12].

Bien plus, Dieu, tout au long de l'itinéraire vers le Nébo, du Sinaï à Qadech, par Tabéera, a déversé sur Ses élus les grâces de choix, eux qu'Il gratifiait de Sa présence, réelle et même visible, prévenait de complaisances et de prodiges, comblait de Sa force et de Ses visites savourées dans l'intime des cœurs :

Ils (les Egyptiens) ont appris que toi, Yahweh,
tu es en ce peuple ; que tu te montres face à face, toi,
Yahweh ; que ta nuée se tient sur eux, et que tu marches
devant eux le jour dans une colonne de nuée, et la nuit
dans une colonne de feu [13].

* * *

Pour toutes ces raisons, l'impétration mosaïque peut maintenant succéder à l'action de grâces. Les grandes œuvres que Yah a opérées chez les Juifs et autour d'eux déterminent, en quelque sorte, la Divinité à parachever son ouvrage, sont comme un gage de bienfaits ultérieurs plus bouleversants encore. Que le nom de Dieu soit glorifié devant les peuples qui ont été témoins de ces hauts faits ! Que l'on ne dise pas, à l'étranger, en parlant des Hébreux : Où est leur dieu ? Que ne périsse aucun de ceux sur qui le nom sacro-saint a été invoqué...

De peur, s'écrie Moïse, que le pays d'où tu nous as tirés ne dise : C'est parce que Yahweh n'a pas eu le pouvoir de les introduire dans le pays qu'il leur avait promis, et parce qu'il les haïssait, il les a fait sortir, pour les faire mourir dans le désert [14].

12. *Exode*, XXXII, 13.
13. *Nombres*, XIV, 14.
14. *Deutéronome*, IX, 28.

Mais plus que des grâces temporelles, n'est-ce pas des surnaturelles, que se montre continuellement avide ce magnifique assoiffé de Dieu ? Aussi sa première épouvante est le retrait de la présence de Yah ; sa principale, son unique poursuite, son leit-motiv, en oraison, l'assistance immédiate, tangible et sans éclipse du Seigneur des armées aux côtés de son peuple. Dans une circonstance où Moïse a longuement imploré en ce sens, Yah daigne répondre : « Ma face ira et je te donnerai du repos ». Mais le législateur de reprendre :

> *Si ta face ne vient pas, ne nous fais pas partir d'ici. A quoi connaîtra-t-on que j'ai trouvé grâce à tes yeux, moi et ton peuple ? N'est-ce pas à ce que tu iras avec nous ? C'est ce qui nous distinguera, moi et ton peuple, de tous les peuples qui sont sur la face de la terre* [15].

Ce catholique, cet apôtre, ce frère universel d'avant la lettre prie pour l'assemblée, pour l'Eglise, mais il prie aussi pour lui, et l'on aime à surprendre sur ses lèvres tel cercle vicieux ineffable où la plus haute mystique moderne pointe déjà chez ce primitif antérieur à tous les théologiens du monde :

> *Et maintenant, si j'ai bien trouvé grâce à tes yeux, fais-moi donc connaître tes voies, et que je te connaisse, afin que je trouve grâce à tes yeux* [16].

Un François d'Assise ou un Bernard de Clairvaux, une sainte Thérèse d'Avila ou de Lisieux, n'eussent pas mieux dit : « Si tu m'aimes et crois à mon amour, fais que je t'aime encore mieux, et que, t'aimant ainsi de plus en plus, je puisse être aimé de toi toujours davantage !

* * *

Qui percera les arcanes de ces tête-à-tête étincelants d'où Moïse revenait le visage illuminé et où Yah, parlant d'entre les Chérubins de l'Arche, flambait comme une conflagration sur la montagne ?

---

15. *Exode*, XXXIII, 14-15.
16. *Ex.*, XXXIII, 13.

Un jour, Moïse s'oublie, s'emporte jusqu'à convoiter de ces dons extraordinaires que Dieu réserve aux âmes de pure flamme, à Ses familiers d'élite, à Ses confidents dans la privauté des ravissements et de l'extase. Le cœur de Yah paraissait désormais sans défense devant les syllogismes passionnés de Son serviteur. Les écluses de la Toute-Bonté avaient craqué, et le flot qui en était issu jaillirait sûrement jusque dans la vie éternelle : « Cette fois encore Yahweh m'exauça [17]. Yahweh m'écouta encore cette fois [18]. Je ferai encore ce que tu demandes, car tu as trouvé grâce à mes yeux et je te connais par ton nom » [19].

Confession troublante, chez Yahweh, que cet aveu d'une connaissance nominale de Moïse ! L'élu du Seigneur céda alors à la tentation de soulever un coin du voile de la Divinité, il sentait confusément la grandeur du pouvoir de sa pauvre impuissance suppliante auprès de la Toute-Puissance suppliée, qui l'avait jusque-là enivré de suavités et ne lui avait jamais dit non.

« Fais-moi voir ta gloire, je te prie », demanda-t-il à Dieu. Yahweh répondit : « Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je prononcerai devant toi le nom de Yahweh ; et je fais grâce à qui je fais grâce, et miséricorde à qui je fais miséricorde ». Puis Yahweh parla de nouveau : « Tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre ». Et le Dieu des dieux de poursuivre aussitôt : « Voici une place près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Alors je retirerai ma main et tu me verras par derrière ; mais ma face ne peut être vue » [20].

Moïse taille donc, sur le commandement de Yah, deux tables de pierre « comme les premières », car ceci se passait au lendemain de la descente du Sinaï, alors que le législateur, dans une sainte indignation, avait brisé contre le roc l'original des Dix paroles, à cause du Veau d'or. Or, s'étant levé de bonne heure, précisent les Ecritures, il monta sur la

17. *Deutéronome*, IX, 19.
18. *Dt.*, X, 10.
19. *Exode*, XXXIII, 17.
20. *Ex.*, XXXIII, 18-23.

montagne comme Yaweh le lui avait ordonné : et il portait les deux tables de pierre.

Yahweh descendit dans la nuée, tandis que Moïse se tenait là avec Lui et invoquait le nom de Yahweh. Et Yahweh passa devant lui et proclama : « Yahweh ! Yahweh ! Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, débordant de bonté et de fidélité, qui se montre bon pour des milliers, qui pardonne la faute, la transgression et le péché ; mais il ne les laisse pas impunis, visitant l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération ! » Et Moïse se hâta de s'incliner à terre et se prosterna en disant : « Si j'ai donc trouvé grâce à tes yeux, Seigneur, daigne le Seigneur aller avec nous, car c'est un peuple à la nuque raide ; pardonne nos fautes et nos péchés, et fais de nous ton domaine» [21].

* * *

Et cependant, un jour aussi, Yah rejettera la demande de Son serviteur. On connaît les antécédents de cette dure sentence ! « Tu ne m'as pas sanctifié devant l'assemblée des enfants d'Israël », avait fulminé Dieu avec colère lorsqu'aux eaux de Meribat, dans le désert de Sin, le conducteur du peuple frappa deux fois de la verge, au lieu d'une, le rocher pour en faire jaillir la fontaine du miracle.

Or voici que Moïse, ayant reçu la révélation qu'il serait bientôt recueilli auprès de ses pères, comme Aaron son frère, supplia Yahweh en ces termes : « Seigneur Yahweh, tu as commencé à montrer à ton serviteur ta grandeur et ta main puissante ; car quel est le dieu, au ciel et sur la terre, qui puisse faire ce que tu as fait et des œuvres de puissance comme les tiennes ? Que je passe, je te prie, que je voie ce pays excellent au delà du Jourdain, cette montagne excellente et le Liban ! [22]

Mais Yahweh s'emporta contre lui, à cause des Juifs, et ne l'exauça pas. Yahweh lui dit : « Assez ! ne me parle plus de cela. Monte au sommet du Pisga, porte tes regards vers l'occident, vers le nord, vers le midi et vers l'orient, et regarde de tes yeux ; car tu ne passeras pas ce Jourdain.

---

21. *Exode*, XXXIV, 5-9.
22. *Deutéronome*, III, 24, 25.

Donne tes ordres à Josué, donne-lui force et courage, car c'est lui qui marchera devant ce peuple et qui le mettra en possession du pays que tu verras »[23].

Jusqu'au seuil de la Patrie céleste, Moïse devait soupirer dans le silence après la terrestre patrie dont avaient été frustrés à si juste titre ses désirs pourtant légitimes. On sent toute la nostalgie mélancolique mais résignée de Canaan qui palpite dans les adieux que le Barde va faire au peuple juif la veille de sa bienheureuse mort, et que l'arrêt ancien de son Seigneur transperce encore comme un refrain : « Aujourd'hui, je suis âgé de cent vingt ans, je ne puis plus aller ni venir, et Yahweh m'a dit: Tu ne passeras pas ce Jourdain »[24].

* * *

Comme il est grand et actuel, ce Moïse, âme sublime jusque dans ses péchés ! Tout chez lui déborde le vulgaire et, en même temps, est si prodigieusement proche de chacun de nous, qu'il nous le rend plus cher qu'aucun autre personnage, peut-être, de l'Ancien Testament : sa modestie sans égale, les gaucheries augustes d'une timidité innée et comme acquise tout à la fois, l'héroïcité de sa médiation en faveur de nous tous, peuple authentique de Dieu, son incommensurable amour grâce auquel, dans l'action ni dans l'oraison, il ne quittait jamais les pieds du Seigneur. Et jusqu'aux contrastes attachants de cette nature, avec, par exemple, son inquiétude extrême de Dieu, d'une part, et d'autre part cette espèce de classique lassitude de l'*Opus Dei* qui le caractérise, celle qu'a chantée Vigny dans le célèbre alexandrin-rengaine de son chef-d'œuvre poétique, bien qu'on la cherche en vain sur le masque, majestueux et tendre tout ensemble, de l'immortel *Mosè* de Michel-Ange.

Aussi, nous allons terminer par là, et ce sera, pour nous, la leçon, le message de saint Moïse : « Servons Dieu avec joie et de bon cœur, à cause de l'abondance de toutes choses ! »[25].

Jeannine Bélanger

23. *Deutéronome*, III, 26-28.
24. *Dt.*, XXXI, 2.
25. *Dt.*, XXVIII, 47.

Prix du Cercle du Livre de France

1949-1955

Le Cercle du Livre de France s'occupe de publier des livres canadiens et étrangers dans un réseau de membres-abonnés : c'est un organisme de diffusion de volumes intéressants, qui satisfait nombre de gens ; cette section du Cercle s'occupe en grande partie de romans de classe : une autre division, celle du *livre romanesque*, dépense son activité dans des romans plus sentimentaux, plus légers ; et la division du *roman policier* répand les principales œuvres du genre, genre auquel on ne prête pas d'une façon générale l'importance due, car là comme ailleurs, il y a des déchets, de la médiocrité, et des œuvres significatives, solides. En somme, *Le Cercle*, dans ses trois divisions, offre au public quelques dizaines de publications par an. Mais la division qui nous intéresse ici est celle du *Cercle du Livre de France*, dont le mérite, immense, est double : d'abord, il publie des œuvres de jeunes écrivains canadiens, leur faisant confiance, leur donnant l'occasion de se manifester.

Et ensuite, le Cercle accorde chaque année un prix, de $1 000.00, à l'écrivain canadien-français auteur du meilleur manuscrit de roman soumis dans l'année ; un jury, composé de personnes particulièrement intéressées à la littérature canadienne-française, emploient quelques-uns de leurs loisirs pour lire les manuscrits soumis, et s'essaient à choisir en toute conscience : il faut dire que les œuvres élues sont toutes de valeur et intéressantes, ce qui nous donne confiance dans notre littérature. Mais voyons ces romans couronnés...

Françoise LORANGER, *Mathieu* (Primé par Le Cercle du Livre de France 1949)

Mathieu est l'un de nos premiers et de nos plus intéressants romans canadiens d'analyse psychologique, de vie intérieure : c'est la réintégration, la reconstruction progressive d'une personnalité morbide, détraquée, malsaine ; le phénomène de désintégration psychologique a été abordé à maintes reprises par les romanciers, canadiens et étrangers, parce qu'il est

plus couramment observable et plus facilement descriptible : *Mathieu* nous plonge dans cette aventure complexe et mouvementée de la recherche d'une âme par elle-même, d'une prise de conscience du sens personnel de la vie, d'essais d'équilibres partiels dans la perspective finale de l'équilibre d'ensemble.

Le Mathieu du début du livre est malsain, morbide, désorienté ; c'est un parasite conscient, d'autant plus cynique et veule, un esprit méchant et pointu qui s'épanouit dans le sarcasme prémédité ; son sport est de réduire les autres à sa propre échelle, à sa dimension ; Mathieu est tout cela et encore bien d'autres choses : mais Mathieu n'est ni vulgaire, ni médiocre ; c'est un garçon intelligent et lucide, peut-être trop lucide, un esprit critique complètement ouvert, qui voit souvent juste ; malheureusement ses lunettes noires obscurcissent sa vision et lui montrent un aspect pessimiste du monde dans lequel il vit : ce monde, il est vrai, est assez artificiel et médiocre, sous des aspects trompeurs... En fait Mathieu est un poète passionné et un observateur attentif, qui s'analyse trop ; son énorme sensibilité est un trésor d'humanité qui ne sait déborder qu'en écume, à cause des circonstances où sa vie l'a placé.

Le personnage de Mathieu est habilement fouillé, dans les replis de son âme (car il en a une, et elle a beaucoup de valeur, mais elle est plutôt mal orientée !) et nous entrons avec lui dans ce petit enfer qu'il prend plaisir à se faire ; et tout autour de lui grouillent et vivent beaucoup de gens, avec un naturel et un relief que seules égalent leurs diversités ; c'est la troupe des comédiens, avec l'imprécise Danielle, Bruno le professionnel, et tous les autres ; c'est la famille de Mathieu : sa cruelle mère, le beau Jules, Eugénie, Nicole et Albert que « la vacuité de leur âme » caractérise ; mais il y aurait plus à dire au sujet de Bernard, et aussi de Nicole ; Etienne, lui, est le riche industriel qui s'intéresse aux hommes et à leur sort et qui a, sous une apparence amorphe, une vie intérieure assez intense...

L'aspect le plus intime de l'évolution profonde et extérieure de la réintégration de Mathieu transparaît à travers ses cahiers noirs, qui vont

du plus sombre désespoir aux élans les plus sublimes, en passant par des poésies bien sensibles : plusieurs pensées de ces cahiers sont remarquables : « Peu m'importe le système philosophique le mieux construit s'il ne correspond pas à mon expérience de la vie... Je suis le pauvre à qui l'on apporte trop tard le pain et l'eau... Tu apprendras à te dominer de gré ou de force et tu marcheras à la joie à coups de pieds dans le derrière. Compris ? Ferme ce cahier ; cesse de te regarder vivre : n'écris pas ta vie, vis-là !... J'aime mieux suivre l'exemple de tes prêtres que le tien : c'est plus facile !... »

Danielle trouve une formule heureuse en disant : « Le bonheur est une attitude qui s'obtient par un effort continu » ; cette formule contribuera beaucoup à la reconstruction de Mathieu dans les problèmes qui se présentent à sa conscience, à travers ses recherches d'équilibre personnel et au milieu de ces personnages variés et dramatiquement opposés ; les voies d'équilibre d'Etienne, de Danielle, de Rochat, aident Mathieu à trouver la sienne. Le livre a bien quelques points faibles, entre autres l'escapade de Danielle, mais l'ensemble est d'un intérêt et d'une force remarquables, et mérite d'être connu. La dernière page se ferme sur « l'ardeur d'un néophyte converti à la joie » qui s'est reconstruit un physique solide et qui s'ouvre à des perspectives spirituelles personnelles.

Louise Genest, par Bertrand VAC. Prix du Cercle 1950. Cf. *Revue Dominicaine*, janvier 1956.

Evadé de la nuit, par André LANGEVIN. Prix du Cercle du Livre de France, 1951.

Evadé de la nuit peut être considéré comme une collaboration canadienne à la mode du roman noir ; certainement. Mais c'est aussi la révélation d'un autre bon talent littéraire canadien, et la marque du début d'une carrière de romancier qui s'ouvre en pleine forme et dans les meilleures conditions. André Langevin a réussi une étude psychologique intéressante et fouillée d'un homme dans une condition existentiellement

dramatique : et c'est là ce qui attire réellement notre attention sur l'auteur et sur sa création, Jean Cherteffe ; beaucoup plus que ce qui pourrait passer pour une contribution de plus dans un courant à la mode.

Certes, nous y retrouvons une influence nietzschéenne, un tour de pensée sartrien, une coloration à la Camus. Et après ? Nous ne pouvons réellement vivre dans notre siècle, concrètement enracinés dans son climat particulier, et nous défier de ses références inévitables, nous soustraire aux courants de pensée qui le sillonnent. Nous sommes, en fait, fiers de constater la compréhension et la maîtrise de ce jeune romancier ; son originalité, la vigueur de son style, la dimension tragique de ses personnages ; son audace d'aborder ouvertement, et dans la forme la plus dangereuse des idées dramatiques ; aussi serait-il intéressant de nous arrêter quelque peu à ces idées, en les dégageant de leur incarnation dans des personnages si bien rendus par André Langevin.

L'existence est un drame où des ombres infernales voilent la sérénité de l'au-delà : il s'agit pour un être jeune, douloureusement conscient de ces sables mouvants où il s'enlise, s'engouffre, de *s'évader de sa nuit.* Mais comment ? C'est, en somme, le problème dramatique du sens de l'existence, problème familier à tous ceux qui réfléchissent sur leur destinée concrète, mais que beaucoup laissent en suspens, par lâcheté ou par crainte d'une possibilité d'engagement réel dans les valeurs de la vie ; c'est un mérite de Sartre et Gabriel Marcel, que de nous avoir posés dramatiquement devant l'existence, de nous avoir rappelé l'obligation qu'a chaque homme de prendre en main la responsabilité de sa vie. Et cet aspect de ce que l'on a appelé l'existentialisme n'a rien à voir avec la mode et les snobs : c'est le problème fondamental de chacun, depuis que l'homme est ce qu'il est dans sa condition existentielle concrète.

Le problème se pose d'une manière particulièrement dramatique pour Jean Cherteffe ? Certainement : et c'est là exactement ce qui donne au roman et au théâtre leur valeur : nous mettre en présence de nos problèmes d'hommes, mais de nos problèmes poussés au tragique. La solution des forts est invitante pour un jeune, et Jean, par une rigide volonté

de puissance, tente un équilibre qui se détruit, parce qu'il ne lui convient pas : Benoît le raté nous est alors plus proche que ce Jean qui se raidit dans son destin et veut broyer les autres ; en fait, Jean est un faible qui refuse d'accepter sa condition, qui ne comprend pas que l'existence même est une contrainte, grosse d'une foule grouillante de petits : il voudrait broyer Michèle, qui lui procure pourtant une évasion dans l'amour, évasion qui ne réussit pas à sauver Jean, parce que sa conception de la vie le réduit à une attitude négative, destructive, alors que l'amour est une force intégrante. Après la scène de la boîte de nuit, nous sentons un peu plus d'ouverture dans la recherche désespérée de Jean. *Fuge teipsum*, oui ; et fuis ton entourage : ce qui te conservera toujours cette tragique présence de toi-même, la seule dont tu voudrais te débarrasser. En perdant Michèle, Jean est fichu, condamné ; et ici l'auteur a su nous faire saisir l'angoisse et le désespoir de l'homme qui ne mise que sur lui-même ; face au problème du vide existentiel, dans cette nuit de l'homme livré à lui-même, la vie est absurde et intenable : le suicide est une dernière évasion, la plus désespérée, la plus tragique : l'aveu de l'échec complet, faute d'avoir compris le sens de la vie et son débouché sur des perspectives transcendantes...

Deux portes... Une adresse, par Bertrand VAC. Cf. *Revue Dominicaine*, Janvier 1956. Prix du Cercle 1952.

Poussière sur la ville, par André LANGEVIN. Prix du Cercle du Livre de France 1953.

André Langevin reprend dans *Poussière sur la ville* le problème du sens de l'existence, problème fondamental et inévitable, mais d'une façon moins sombre que dans *Evadé de la nuit*. Le docteur Alain Dubois est un homme inquiet, qui cherche, qui désire donner un sens lumineux et intégrant à la vie ; il n'est pas fait de l'étoffe désespérée de Jean Cherteffe. D'ailleurs l'auteur a su merveilleusement renouveler tout l'ensemble de ses personnages, et jusqu'à sa manière dramatique, pour nous donner un autre excellent roman, une pièce de qualité et intéressante au possible.

Poussière sur la ville est un roman dense, bien construit, un drame intérieur double, l'affrontement de deux personnalités tragiquement incompatibles. C'est un long et dur duel, où surgissent, à l'occasion, les personnages secondaires, se dégageant avec un relief saisissant, de cette ville poussiéreuse, de ce cauchemar d'un jeune ménage manqué. La poussière est partout, sur la ville et sur les gens ; elle fausse les perspectives, la portée des gestes, les intentions mêmes, parce qu'elle n'est pas tant matérielle et palpable que mystérieuse et intérieure ; mais elle n'en est pas moins néfaste.

Madeleine, la jeune femme du docteur Dubois, se définit par son « refus de la contrainte », par sa recherche effrénée et insatiable de sensations ; elle est déséquilibrée, vouée au vide de la conscience, tarée à la racine de son être ; champ de rencontres d'atavismes complexes et lourds, il y a d'écrit dans tout son être l'impossibilité radicale du bonheur humain réel ; esclave de sa liberté fougueuse d'adolescente capricieuse, c'est une jeune fauve, dure et farouche, qui fascine par le reflet même de sa méchanceté, à laquelle elle ne semble pouvoir échapper, pas plus que ceux qui lui tombent sous les griffes...

Alain Dubois est un jeune médecin qui vieillit prématurément, parce que ses expériences sont douloureuses et décevantes ; pour lui, la maturité consiste à « sentir ses chaînes tout à coup et à les accepter parce que de fermer les yeux ne les abolit pas ». C'est d'un réalisme un peu trop résigné, et faible, certes ; mais il en est ainsi ; dans son enthousiasme de jeune devant la vie, Madeleine l'avait fasciné, et il s'y était trop vite lié. Quand il réalise le gâchis de sa vie, il est trop tard pour reculer : il s'est trompé de chemin, et il accepte de s'user et de se briser à des obstacles qui ne lui conviennent pas. Malgré tout, il demeure attaché à sa femme, dans une sentimentalité physico-sensuelle, à vagues teintes intellectuelles, car, en fait, Madeleine est un mystère qui le tue, mais qui l'attire, le fascine (n'est-ce pas une caractéristique des monstres que de fasciner, et au vrai une caractéristique dont ils ont le monopole ?) ; et parce que le docteur Dubois ne comprend à peu près rien des actions et réactions de sa femme,

il se comporte d'une façon incompréhensible, en tolérant, par exemple, chez lui l'amant de sa femme.

Marié trop vite, sans réflexion, et à un parti qui ne lui convient pas du tout, Alain ne peut supporter qu'en s'y brisant le poids de sa vie ; où puise-t-il la force de sa faiblesse (car il s'agit réellement ici d'un paradoxe psychologique) ? Nous soupçonnons que c'est dans une curiosité, sincère mais un peu morbide, de voir comment tout cela va finir par tourner. Il est de beaucoup trop respectueux de la personnalité déséquilibrée de sa femme, qui le sait, et en tire le meilleur parti ; il est faible, et fasciné par une femme qui le fait marcher, qui le mène ; accentuant sa complicité, il demande à l'alcool la force de continuer à être faible...

L'histoire ne pouvait pas ne pas tourner mal, parce que, décidément, elle était beaucoup trop mal amorcée, et Langevin trouve son succès dans son audace même : car ce roman est un succès ; autant par l'intensité dramatique, par le climat poussiéreux, que par l'envergure et l'intérêt des personnages, et le mystère constant de chaque personnalité. Quand Alain décide d'inonder ses clients de sa pitié, nous savons qu'il suit la voie du docteur Lafleur : « Il n'y a pas d'autres solutions que de faire notre métier d'hommes ».

Jean Vaillancourt : *Les Canadiens errants* (Prix du Cercle du Livre de France 1954).

Notre littérature canadienne, encore jeune, prend de la variété, de l'altitude et de la densité depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis la fin de la guerre 1939-1945. Cette catastrophe, grosse de décombres de toutes sortes, aura du moins eu pour avantage de réveiller certains talents littéraires et artistiques canadiens, en leur procurant l'occasion d'être plongés dans des circonstances dramatiques telles que leur conscience en a subi un choc et a tenté de se libérer en s'exprimant... Ainsi, dans nos lettres, trois contributions remarquables sont issues d'expériences de la guerre : *Neufs jours de haine*, de J.-J. Richard, *Deux portes... Une adresse*, de Bertrand Vac, et *Les Canadiens errants*, de Jean Vaillancourt.

Les Canadiens errants sont un groupe de Canadiens français qui font la guerre en Europe, avec des motifs aussi différents que sont dissemblables leurs personnalités. Ils sont authentiquement des hommes, ce qui contribue à faire du livre un précieux document sur l'aspect humain et déshumanisant de la guerre ; ils sont des Canadiens au front, ce qui nous les rend de beaucoup plus proches, plus sympathiques : d'abord parce qu'ils sont des gens comme nous, qui vivent de l'âme de notre pays et de notre nationalité, ensuite parce qu'ils sont constamment en danger, condamnés à mort vifs.

Ces Canadiens errants sont « en expédition sur une planète à l'agonie » où plane constamment « l'âme même de la Mort ». Ces hommes ont fait « cette chose du diable qu'on appelait la guerre » et on les accepte tels qu'ils sont : devenus plutôt primitifs et vulgaires, abrutis dans leurs réactions ; car nous ne pouvons les tenir responsables de cet état d'abrutissement où les avaient réduits des pouvoirs obscurs, troubles, désintégrants... Il serait ridicule de leur tenir rigueur de leurs anglicismes, de leurs canadianismes, de leurs jurons, de leurs plaisanteries rudes : nous sommes plutôt étonnés de retrouver dans cette mise en scène sinistre et sordide une humanité pas trop défigurée, malgré tout...

Ce Xavier, par exemple, qui ponctue ses phrases de ce que l'on appelle avec scandale des sacres, et qui sont tout au plus des exclamations sonores, une manière de mettre du relief dans ses expressions, trouve le moyen de lâcher des « Câlice » philosophiques ! Il ne faudrait pas s'offusquer de telles réactions dans un pareil état de tension, quand la mitraille balaie vos amis et que les mortiers creusent votre fosse à deux pieds de vous : ces expressions n'ont certes aucun lien avec les objets religieux... Et définitivement nous savons gré à l'auteur d'avoir respecté l'authenticité de ses personnages... et d'avoir compté sur l'ouverture d'esprit et sur la compréhension des lecteurs !

On se surprend à rire à plusieurs reprises, en se demandant aussitôt avec étonnement si c'était comique ou tragique : une fois de plus le problème du dramatique se pose, en mêlant étrangement le rire et les larmes ;

cette guerre aussi était réellement une drôle de guerre, une atroce caricature de l'homme. Et dans cet enfer, nous comprenons que « l'union morale des soldats surgissait d'une nécessité pragmatique ».

Ce document humain sur la déshumanisation de l'homme par la guerre nous laisse, avec ses semblables, l'impression très nette et très dramatique que, décidément, « ça avait duré si mauditement trop longtemps ! » Et dans la dernière partie du livre, nous comprenons clairement que les *vrais* Canadiens errants sont ces retour-du-front, ces loques humaines qui reviennent dans un pays qui ne veut plus les reconnaître : pourquoi alors ont-ils gâché à jamais leur vie, pourquoi ont-ils vu et enduré tout ça ? Ils gardent l'espoir et l'illusion (?) que tout ce qu'ils ont perdu dans cette sinistre aventure : membres, amis, santé, équilibre, amours, sens moral, etc., a servi à la libération d'un esclavage étouffant et d'un danger menaçant pour le monde. Fondamentalement, ils sont à la fois des héros et des martyrs : ne l'oublions pas !

Chaînes de Jean Filiatrault (Prix du Cercle du Livre de France 1955).

Jean Filiatrault est déjà connu dans notre littérature canadienne par son roman *Terres stériles*, où il nous plonge dans ce phénomène étrange de l'amour d'une femme dont le cœur vieillissant bourgeonne d'une grande passion, dans un élan un peu désespéré parce qu'il se sait en retard sur la chronologie de la vie. De lui aussi on connaît la pièce *le Roi David*, écrite en vers, sobre, dense, que l'on a réalisée à la télévision.

Filiatrault est l'un des jeunes romanciers canadiens de qui l'on peut attendre le plus : c'est bien ce que prouve son volume *Chaînes*, prix 1955 du Cercle du Livre de France. Il s'agit de deux nouvelles, de longueurs inégales mais d'intérêts équivalents ; dans chacune d'elles en effet nous retrouvons les mêmes qualités de sobriété et d'exactitude d'écriture, d'élégance personnelle de pensée, de souci de l'ouvrage bien fait sans surcharge sous prétexte d'approfondissement ni bâclages sous l'excuse de la spontanéité. *Chaîne de feu* et *Chaîne de sang* s'unissent sous le dénominateur commun : *Chaînes* par un lien assez inattendu et étrange : dans chacune de ces deux nouvelles un chat est étranglé !

Chaîne de feu, c'est le drame des relations morbides d'une mère avec son fils unique ; la mère, encore jeune, est seule avec ce grand garçon et elle s'y cramponne pour ne pas avoir à faire face au vide de sa vie manquée ; Serge, le garçon, pianiste de concert en gestation, étouffe dans ces jupes maternelles et aspire à la libération, à l'affranchissement dont rêvent les apprentis-adultes de son âge : « Car il s'agissait bien pour lui d'esclavage, et celle qui le tenait ainsi en servitude était à ses côtés, cruelle, à cause de tout l'amour, de toutes les attentions dont elle comblait sa victime ». L'occasion de la révolte et de la guerre ouverte dans cette situation qui ne pouvait durer indéfiniment est évidemment l'inévitable jeune fille du voisinage, qui s'appelle ici Véronique, et qui est un beau type de jeune fille. Le jeu se complique du fait de la présence trouble, ambiguë, du frère de Véronique, Alban, qui devient l'ami de Serge et l'amant (réservé, romantique) de sa mère ; madame Dugré-Mathieu invente une histoire infernale (comme seules savent en fabriquer les femmes désespérées ou celles qui sentent leur amour en danger) pour détourner Véronique de Serge, et son activité destructive devient celle d'une femme traquée, cynique, déséquilibrée. Nous relevons, parmi d'autres, ces citations intéressantes : « On ne voit pas ceux qui traversent avec nous le quotidien... L'amour aux yeux d'une femme a d'autant plus d'attraits qu'il sait s'entourer d'obstacles insurmontables... Les hommes n'ont aucun droit aux larmes car elles sont une faiblesse dont la force n'est réservée qu'aux femmes... »

Chaîne de sang : lettres qu'un aliéné conscient par intermittence adresse à son père ; cette courte et dense nouvelle nous introduit dans la logique tortueuse, parfois poétique, des aliénés, dans l'ambiance trouble de ces hôpitaux spéciaux... Le jeune malade a étranglé un chat, puis sa mère, parce qu'il les aimait et qu'il les voyait malheureux : il agissait selon sa logique, et cette même logique le conduira au suicide, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des lueurs du type : « Comme si le cœur était une espèce de sismographe pour tremblements d'âme... Cette pensée que la civilisation s'efforce de noyer sous la sueur de l'homme... »

Filiatrault a la touche naturelle, exacte, une intuition psychologique qui se manifeste sous une forme dépouillée où s'affrontent les forces en présence. Pas de moyens élaborés ni de techniques complexes : une maîtrise et une maturité qui nous livrent des personnages autant par les traits sobres et incisifs de leurs gestes extérieurs que par les secrets de leur conscience : l'égoïsme maternel, la révolte d'un jeune, la folie désintégrante et la nostalgie d'un équilibre perdu. En somme, *Chaînes* est une des belles pièces de notre roman canadien.

Conclusions

Et voilà ! Sept prix, sept œuvres solides, intéressantes et significatives. Un succès, quoi ! Le Cercle a ouvert à notre littérature canadienne-française une dimension d'expansion, importante et efficace ; il a permis à des nouveaux talents de se manifester : c'est ainsi que le public a été invité à connaître et apprécier Françoise Loranger, Bertrand Vac, André Langevin, Jean Vaillancourt, Jean Filiatrault, et leurs premières œuvres, qui sont, en fait, des œuvres bien réussies. Il faudrait signaler aussi, entre autres, *Les Témoins*, d'Eugène Cloutier, qui n'a pas rapporté de prix, mais qui en méritait certainement un ; et l'intéressante étude historique et critique de Dostaler O'Leary : *Le Roman Canadien français.*

Deux conclusions s'imposent d'elles-mêmes, mais il est bon de les formuler brièvement. D'abord, le temps n'est plus au défaitisme et au parasitisme : *nous avons une littérature canadienne-française*, puisqu'elle a déjà produit des œuvres importantes et solides, surtout depuis dix ans ; ceci ne veut pas dire que nous pouvons vivre en économie close et jalouse, bien au contraire ; mais *notre* humanisme pourra se baser sur *nos* œuvres, en gardant une ouverture normale sur les productions étrangères ; *encourager les nôtres*, c'est un principe sain et salutaire. Ensuite, il faut reconnaître le rôle important que joue, qu'a joué, et que continuera à jouer (nous l'espérons sincèrement) *le Cercle du Livre de France*, dans l'encouragement et la solidification de notre littérature.

Guy ROBERT

Plaidoyer pour le médecin

Quand un homme est pris dans de mauvaises affaires, il s'en va consulter l'homme de loi. C'est en lui qu'il met toute sa confiance. Et en ce moment nul autre ne peut lui aider plus efficacement. C'est son métier.

Quand une personne est tracassée par toutes sortes de peines morales, elle vient se confier à un prêtre. Et à cette heure, nul autre ne peut la diriger plus sûrement. C'est sa vocation.

Quand un homme devient malade, il vient se confier à un médecin. A ce moment, nul autre homme ne peut lui faire du bien avec plus de science et avec plus d'expérience. C'est sa fonction.

A chacun son métier. C'est l'ordre voulu par Dieu, par la sagesse et par l'expérience. Le bon sens et la Théologie catholique font même à l'homme malade un devoir de recourir au médecin.

Donc, en présence de cette situation toujours tragique dans la vie d'un homme, en présence de toute maladie, c'est le médecin qui prend les plus graves responsabilités devant Dieu, devant sa conscience, devant son client et devant le public. S'il est à la tête d'une institution médicale, ses responsabilités sont encore plus lourdes. Dans ce cas les exigences de son devoir professionnel sont multiples. Devant ses malades et devant le public, il a non seulement sa réputation à soutenir, mais il a aussi à soutenir la réputation de cette institution qui lui est confiée. On a toujours pensé, et c'est vrai, que ce sont les médecins qui font la réputation de telle ou telle institution médicale.

Quand un malade sort guéri d'un hôpital ou d'un sanatorium, il dit instinctivement : C'est tel ou tel docteur qui m'a guéri. Mais s'il ne guérit pas, c'est encore sur le compte du docteur qu'il portera ses plaintes. Et ce pauvre docteur, il a peut-être fait tout son possible. Mais a-t-il été toujours bien secondé ?

On entend parfois des naïfs dire : « J'ai plus confiance dans un charlatan que dans tel ou tel docteur, et pour justifier cette sottise, on

dira même : j'ai vu tel ou tel docteur, et puis il ne m'a rien fait ». Admettons qu'il ne vous ait rien fait ; mais pourquoi ne vous a-t-il rien fait ? Il vous a donné des conseils, les avez-vous suivis ? Il vous a donné des remèdes, les avez-vous pris régulièrement ? Il vous a demandé de retrancher tel ou tel mets de votre régime alimentaire, n'avez-vous pas continué à manger du cochon ? Il vous a demandé de fumer modérément, et n'avez-vous pas continué à vous intoxiquer de nicotine avant, pendant, après et entre les repas ? Le médecin vous a demandé d'abandonner l'usage des boissons alcooliques. N'êtes-vous pas encore un amoureux fervent de la bouteille et du petit verre ? Il vous a demandé de vous coucher de bonne heure, et n'avez-vous pas continué à veiller jusqu'à la fin des émissions, à la radio et à la télévision ! Il vous a demandé d'éviter le surmenage ; n'avez-vous pas pris plaisir à entretenir toutes sortes de relations mondaines énervantes, fatigantes, encombrantes et parfois déprimantes ?

Le médecin doit donc d'abord rencontrer la coopération la plus franche chez son client. Ce n'est pas le médecin seul qui guérit, ce n'est pas l'infirmière seule qui guérit, mais c'est le médecin avec l'infirmière et avec le malade lui-même. Ordinairement tout malade exige beaucoup de sympathie et d'attention de la part du médecin. Mais s'il veut que son médecin lui soit sympathique, il faut que lui-même se rende sympathique à son docteur, c'est-à-dire qu'il lui témoigne confiance.

Un médecin c'est un homme qui a fait de longues études avant de faire de la pratique, qui connaît mieux que tout autre l'anatomie humaine, qui souvent a derrière lui plusieurs années d'expérience dans le traitement de différentes maladies. Et toutes ces connaissances acquises, et toute cette expérience lui fondent un droit à la confiance de ses clients.

Voilà à mon sens, le secret du succès dans le traitement de toute maladie. Toute maladie demande une triple collaboration : le médecin, le personnel et le malade. C'était une vérité émise déjà par le plus

grand médecin de l'antiquité, le sage Hippocrate qui disait bien avant les médecins « canayens » : « Pour qu'un malade guérisse, il faut non seulement que les médecins fassent tout ce qu'ils doivent faire ; mais il faut aussi que le malade, les assistants et tout ce qui l'environne concourent au même but ».

Avec la coopération du malade, il faut aussi la coopération entière du personnel de l'institution où le malade est traité. Puisque c'est le médecin qui. en présence de toute maladie, contracte les plus graves obligations ; il faut que dans les hôpitaux et sanatoriums, toute administration, laïque ou religieuse ; toute garde-malade, tout infirmier, contribuent avec empressement à lui faciliter le bon accomplissement de ce devoir. Car, encore une fois, ce devoir est chargé de graves conséquences devant Dieu et devant les hommes.

Dans les sanatoriums et dans les hôpitaux qui veulent donner un bon rendement, qui veulent réaliser parfaitement leur but, c'est-à-dire la guérison sûre et rapide des malades, tout doit converger à aider les médecins dans leur grande tâche. Les auxiliaires médicaux, l'administration, les laboratoires, la pharmacie, la cuisine, doivent assurer une collaboration intelligente aux médecins. Dans ce travail si important qui est de ramener à la santé des milliers de malades, rien ne doit être négligé. Toutes les activités d'une institution médicale doivent être ordonnées à sa raison d'être qui est la guérison des malades.

C'est entendu, dans la guérison de toute maladie, il entre plusieurs facteurs. Mais je ne crains pas d'affirmer que le premier facteur, la clé de toute guérison, c'est la confiance que le malade a dans le médecin. Or cette confiance, le médecin la gagne non seulement par ses qualités réelles, mais aussi par la coopération la plus étroite de la part du personnel où il exerce sa profession. Et c'est un devoir de justice d'assurer à ces médecins une franche et constante collaboration.

Les hôpitaux et les sanatoriums où l'on guérit, ce sont précisément ces maisons où l'on trouve cette magnifique et nécessaire collaboration de la part des malades et du personnel avec le médecin ; parce qu'alors

on possède la clé de la guérison de toute maladie. Si après une intervention chirurgicale, un opéré souffre d'un mauvais rhume, il est certain qu'il retarde ainsi sa guérison, si encore ce rhume n'apporte pas d'autres complications graves. Or ce mauvais rhume peut être dû à une mauvaise ventilation, ou à une mauvaise aération des salles ou des chambres des malades. Alors si ce malade ne guérit pas, ou guérit lentement, la faute n'est pas au médecin, mais la faute est due à un manque de collaboration d'un membre du personnel. Ce travail si important qu'est le retour à la santé nécessite une collaboration étroite et constante de tout le personnel avec le médecin.

Le malade qui ne guérit pas, avant d'accuser le médecin d'incompétence, devrait chercher ailleurs la cause de cet insuccès. Et cette cause peut être en lui-même, s'il ne se soumet pas fidèlement aux ordres du médecin, et à ses prescriptions sur l'alimentation et sur le règlement de vie. Cette cause peut être due aussi à des négligences du côté du personnel de la maison où ce malade est soigné.

La sainte Ecriture nous dit au livre de l'Ecclésiastique : « Honore le médecin ». Et la meilleure façon de l'honorer, c'est de lui faciliter sa tâche dans tous les milieux où il travaille, par une constante collaboration. A bien des personnes qui critiquent à tort et à travers l'action du médecin, s'applique le vieux proverbe romain : *Sutor ne supra crepidam.*

M.-V. Masson, O. P.

Dom Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang

Le 12 juin 1871, Monsieur Lou Yong-Fong et sa femme née Ou Kin-Ling fêtaient après dix-sept ans de mariage la naissance d'un fils. Ils déploraient encore la mort d'une petite fille âgée à peine de quelques semaines et le fils qui leur naissait aujourd'hui paraissait de si délicate complexion qu'ils se demandaient angoissés si un nouvel et douloureux arrachement ne leur serait pas infligé.

J'ai devant moi, en écrivant ces lignes, les sympathiques visages de ce Chinois et de cette Chinoise racés et vénérables.

Monsieur Lou Yong-Fong, issu d'une famille aisée de Changhaï est un homme intègre et de haute élévation morale ; catéchiste protestant, il appartient à la *London Missionary Society* et inculquera à son fils des principes de vie austères — car contre toute attente ce fils a vécu et révélera bientôt d'étonnantes possibilités intellectuelles — et ne craindra pas de lui donner une très moderne éducation pour l'époque.

Madame Lou Yong-Fong, décédée huit années après la naissance de son enfant, a laissé dans la mémoire des siens le souvenir d'une mère et d'une épouse parfaites ; tout au long de son ascendante et brillante carrière son fils conservera l'amer regret d'avoir été privé si tôt de sa tendresse.

Après des études chinoises habituelles le jeune homme est placé à l'Ecole des Langues Etrangères de Changhaï, sa ville natale ; il apprendra spécialement le français, puis sera admis au Collège Tong-Wen, école d'interprètes attachée au Département des Affaires étrangères.

* * *

Et voici qu'en janvier 1893, âgé de vingt-deux ans et paraissant encore d'une extrême jeunesse, Monsieur Lou Tseng-Tsiang arrive dans la cité des tsars où il occupera le poste d'interprète à la Légation de Chine. Il y restera quatorze ans, ayant eu la providentielle faveur de débuter sous un chef d'une exceptionnelle valeur : M. Shu King-Shen. Celui-ci, intuitif et clairvoyant, étudie les questions européennes dont l'équilibre et la

sagesse l'ont frappé. Le christianisme et l'Eglise catholique ont particulièrement attiré son attention ; il en admire le gouvernement ancien et mondial.

« La force de l'Europe, confie-t-il à son disciple, ne se trouve pas dans ses armements ; elle ne se trouve pas dans sa science : elle se trouve dans sa religion. Au cours de votre carrière diplomatique, vous aurez l'occasion d'observer la religion chrétienne. Elle comprend des branches et des sociétés diverses. Prenez la branche la plus ancienne de cette religion, celle qui remonte le plus près des origines ; entrez-y. Etudiez sa doctrine, pratiquez ses commandements, observez son gouvernement, suivez de près toutes ses œuvres. Et plus tard, lorsque vous aurez terminé votre carrière, peut-être aurez-vous l'occasion d'aller encore plus loin. Dans cette branche la plus ancienne, choisissez la société la plus ancienne. Si vous pouvez, entrez-y également : faites-vous disciple et observez la vie intérieure qui doit en être le secret. Lorsque vous aurez saisi le cœur et la force de la religion du Christ, emportez-les et donnez-les à la Chine ».

A cette époque la Chine traverse une période de décadence qu'aggravent des déboires politiques. Monsieur Shu, accusé injustement des insuccès gouvernementaux, sera décapité sur la place du Marché, à Pékin, le 29 juillet 1900.

Six mois plus tard paraîtra un décret de réhabilitation qui, hélas ! ne rendra pas la vie à ce noble et intègre serviteur de son pays.

* * *

Le jeune interprète chinois, qui possède déjà de larges connaissances linguistiques, révélera bientôt de rares capacités politiques ; il deviendra tour à tour attaché, secrétaire, conseiller de légation.

Son séjour à Saint-Pétersbourg lui réservera un bonheur inattendu ; il y rencontrera une jeune fille d'une extrême distinction et d'une culture au-dessus de la moyenne. Apparentée à Monsieur Leghait, ministre de Belgique à Saint-Pétersbourg, Berthe Bovy n'hésitera pas à confier sa vie à ce diplomate oriental dont elle a eu l'occasion d'apprécier le carac-

tère noble et consciencieux, dont elle devine l'amour respectueux et profond. Elle sera pour lui une compagne de vie aimante et compréhensive, prenant sa part de tous les soucis dont est semée la carrière du diplomate, l'aidant, le réconfortant au cours des périodes difficiles de sa vie politique.

« La lune de miel a été permanente au sein de notre petit foyer, dira son mari trente-deux ans plus tard, et nous avons qualifié de voyage de noces chaque déplacement qu'il nous est arrivé de faire. Chaque année nouvelle ayant appris à nous connaître de mieux en mieux et ayant accru notre compréhension et notre confiance mutuelles ».

Respectueux de la religion de sa femme, Monsieur Lou a spontanément promis d'élever dans la religion catholique les enfants qui naîtraient de ce mariage. De son côté, Madame Lou, intelligente et délicate, n'exercera jamais aucune pression sur la vie spirituelle de son mari.

En 1906, Monsieur Lou est chargé d'ouvrir une légation à La Haye, ce poste étant régi naguère par le Ministre de Chine à Berlin. A l'occasion de son départ, le Tzar et la Tzarine de Russie expriment leurs vives sympathies au représentant de la Chine et ne lui cachent pas les regrets que provoque son changement de résidence.

Durant quatre années de séjour aux Pays-Bas, le diplomate travaille en faveur de sa patrie, de cette patrie qui lui est si profondément chère et qu'il voit traitée en nation arriérée, sans ressources et sans avenir.

A Saint-Pétersbourg, déjà, il a rompu délibérément avec une antique tradition mandchoue : il a coupé sa tresse au risque d'essuyer des blâmes ou tout simplement des moqueries de la part de ses concitoyens.

Puis c'est le retour en Russie, mais cette fois comme ministre de Chine. C'est dans la capitale russe que Monsieur Lou franchit la dernière étape qui le sépare du catholicisme. Depuis son mariage, il admire sans réserve la religion de sa femme et la ferveur sans ostentation avec laquelle elle en accomplit les devoirs.

« Elle fut pour moi, dira-t-il encore plus tard, durant toute notre vie conjugale un rayon de soleil vivifiant, une lumière de foi pénétrante dont j'ai été imprégné sans discontinuer ».

« Ma conversion du protestantisme au catholicisme est le fruit de cet apostolat de ma bien-aimée compagne de vie ».

La félicité complète règne au sein de ce ménage uni où une Occidentale joyeuse et sereine, met son intelligence et son cœur au service de la patrie de son mari, devenue sa patrie à elle.

Et c'est l'époque où la Chine, en proie à des troubles intérieurs, ne rencontre à l'étranger que moqueries et incompréhension.

« La vie d'un diplomate est, en général, mouvementée, confie encore Monsieur Lou, nous avons été toute notre vie des pigeons voyageurs de capitale en capitale, de l'Europe en Extrême-Orient. Ma femme bien-aimée y a pris une part des plus larges, et des plus actives, et des plus intimes. Elle a été mon bras droit, mon secrétaire et mon conseiller, toujours écouté, toujours apprécié ».

De Saint-Pétersbourg, où il occupe le poste le plus élevé de la hiérarchie diplomatique, Monsieur Lou se trouve admirablement renseigné sur la politique impériale et décadente de son pays. Il pressent une crise sanglante si l'empereur n'abdique pas et prend l'initiative d'envoyer à son souverain un télégramme le suppliant de renoncer au trône, afin d'éviter une guerre civile et dégradante.

L'empereur comprend que l'actuel régime n'a plus aucun prestige, que l'aide étrangère lui manquera en cas de conflit intérieur et pour le bien de son pays, accède à cette demande si loyalement exprimée.

Quelques semaines plus tard, Monsieur Lou, rappelé à Pékin, est nommé ministre des Affaires étrangères de la République chinoise, avant de former le second cabinet dont il deviendra le premier ministre.

En 1914, Monsieur Lou revient en Europe, afin de remettre à Albert I, roi des Belges, la plus haute distinction chinoise ; il est reçu à Bruxelles avec les plus grands égards.

C'est Monsieur Lou qui, en 1915, aura à s'opposer aux XXI célèbres et iniques demandes du Japon et c'est lui qui, en 1919, chef de la délégation chinoise à la Conférence de la Paix à Versailles, refusera de signer le protocole. La Chine, estime-t-il, se doit de ne plus être le jouet des puissances.

II

Mais voici maintenant que la magnifique et bienfaisante carrière de Monsieur Lou va prendre une orientation nouvelle. Après avoir passé une partie de son existence en terre étrangère, travaillant et luttant en faveur de la Chine, après avoir captivé par l'unité de gouvernement, l'unité de doctrine et l'unité de précepte de l'Eglise catholique, embrassé la religion de son épouse, l'homme d'Etat rentré dans son pays connaît une période d'expectative.

Cependant la santé de Madame Lou inspire certaines inquiétudes... Son mari renoncera à la politique afin de lui permettre un changement de climat. Le ménage quittera l'Asie pour se rendre en Suisse où il possède une villa sur les bords du lac Majeur. Monsieur Lou prodiguera à sa femme les soins les plus touchants.

Ayant refusé le poste d'ambassadeur à Paris que lui offrait le gouvernement de la République chinoise, le diplomate sollicite le poste vacant de Berne.

Peu après l'installation du ménage à Berne, Madame Lou est frappée de congestion et, malade durant près de trois années, décède dans la capitale helvétique, soutenue par la fidèle et profonde affection de son mari.

Le Père de Munnynck, dominicain, professeur à l'université de Fribourg, à qui la malade avait demandé une direction spirituelle, a reçu les confidences du veuf désolé, mais non pas désemparé. Celui-ci a décidé de porter au plus haut degré la pratique de la vie catholique, d'embrasser la vie religieuse. L'exemple du Père Leseur, O. P. l'a profondément impressionné.

Avec beaucoup de doigté et de sagacité, le Père de Munnynck a orienté son dirigé vers la vie bénédictine. Et c'est ainsi que Monsieur Lou Tseng-Tsiang, âgé de 57 ans fut reçu au noviciat de l'Abbaye de Saint-André, près de Bruges, en Belgique, le 14 janvier 1928, sous le nom de Pierre-Célestin. Il sera ordonné prêtre cinq années plus tard.

Lui qui jadis dans son foyer avait souhaité vainement la présence d'un ou plusieurs enfants, a compris maintenant le pourquoi de cette épreuve.

« J'ai tant désiré autrefois — et ma femme avec moi — que Dieu nous donnât des enfants. Il nous a fallu accepter de ne pas comprendre pourquoi Dieu nous les refusait. Il m'a fallu attendre la mort de ma compagne de vie pour voir que cette privation était la condition et le chemin de cette paternité spirituelle, sacerdotale à laquelle au soir de mon existence, mon Créateur et mon Sauveur allait m'appeler ».

* * *

Au début de l'année 1945, dom Pierre-Célestin Lou publiait ses « Pensées et Souvenirs » mûris dans le silence et le recueillement du cloître bénédictin. Ces pages connurent bientôt une diffusion internationale et furent traduites en plusieurs langues.

Le Saint-Siège voulait donner au moine chinois le témoignage de sa haute estime. le nomma abbé titulaire de Saint-Pierre au Mont Blandin à Gand. Le 10 août 1946, Mgr Cento, nonce du Pape à Bruxelles lui donnait la consécration abbatiale.

Mais il ne devait pas porter longtemps la crosse et la mitre, le frêle prélat asiatique dont la mince silhouette semblait ployer sous les attributs de son rang.

Le 14 janvier 1949, il rendait son âme à Dieu, après avoir mené une vie humble et détachée dans le cloître qu'il avait élu pour y achever l'ascension de sa longue et noble existence.

Geneviève de Grave

Louvain, Belgique

Un témoin du Christ, Léon Bloy

Léon Bloy est né au Fenestrau, aux portes de Périgueux, le 11 juillet 1846. A l'âge de trente ans, il découvre sa mission par Anne-Marie Roulé, médiatrice de la Vierge. Revenant de la Salette, en 1877, il prend contact avec plus de ferveur auprès de ceux qui souffrent. Il comprend qu'il vient pour sécher les pleurs de la souffrance. C'est le moment où il prévoit un grand jour : celui de l'avènement de la Royauté du Christ.

Puis vient l'époque affreuse où il n'y a pas de littérature catholique sauf celle toutefois des « dernières colonnes » : François Coppé, le Père Judas, J. K. Huysmans, Paul Bourget et Jehan Rictus. De ce dernier poète la plupart ignorent son catholicisme. Le livre, *Les Soliloques du Pauvre* (1897) lui a mérité de la part de Bloy le titre de grand catholique de la pauvreté. Cette pauvreté est source d'expérience chrétienne, et traduit une recherche de la vérité chez Rictus et Bloy.

Le vingtième siècle est une véritable inflation littéraire où la pensée se disperse et se dilue. Léon Bloy journaliste prend la figure d'un banni. Mermeix, directeur de la presse, lui impose le silence et le dénonce comme le plus hostile ennemi. Et Bloy de rétorquer : « Je suis incapable de concevoir le journalisme autrement que sous la forme de pamphlets ». Tous les écrivains de l'époque affirment : « Bloy restera, nous autres, nous partirons ». Bloy a connu la misère la plus humiliante, la détresse la plus complète. Aussi pouvait-il déclarer : « Les gens qui ne gagnent pas d'argent sont vite méprisés ».

Depuis trois cents ans l'histoire n'est qu'une immense conspiration contre la vérité. Il y a un siècle la production littéraire commençait à multiplier les livres médiocres. Bloy s'est mis à écrire contre cette mauvaise production et sans jamais savoir si lui-même serait publié. Peu lui importait car désormais il vivait dans le silence. Notre époque le découvre comme un littérateur inconnu. Mais Bloy est un mendiant et l'on s'en méfie. Il reste des journées entières sans manger et sa fureur a des

accents bibliques pour confondre ses ennemis. Dans un livre étrange, *Le Désespéré*, il commence par ses confessions : « Pauvres : les cris du désespoir », et ce sera la marque définitive du silence de l'écrivain.

Bloy pense que tout homme qui a quelque chose à dire doit composer ses œuvres à genoux dans le dénuement le plus complet. Ce témoin se pose comme le défenseur des Lettres et des Arts au nom de son Dieu dont il prête la Beauté. C'est le pèlerin de l'absolu. Bloy mérite la première place parmi les intellectuels catholiques de son époque. Dans le *Brelans des Excommuniés* sur ses contemporains il a des mots terribles. Il traite Barbey d'Aurevilly d'enfant terrible, Hello de fou, Verlaine de lépreux, et Villiers de l'Isle-Adam d'innocent. Il essaie ainsi d'attirer l'attention des écrivains athées.

A l'âge de 38 ans, il entre dans la vie littéraire après avoir passé une jeunesse effrayante. Le monde est alors dans les ténèbres et ces ténèbres représentent la souffrance. La vérité, c'est qu'il faut souffrir pour être catholique et ainsi on sera sauvé. Bloy dit aussi : « Tout catholique a le droit d'être incendiaire, mais un incendiaire pour annoncer le message du Christ, pour la liberté et l'amour qui nous libèrent des ténèbres ». Léon Bloy est animé d'une foi profonde. Les analyses de Bloy sont infiniment délicates. Les citations qu'il fait sont très belles. Il parle de Baudelaire et le cite comme « le sommet de la poésie moderne ».

A l'âge de 44 ans, il se marie avec Jeanne Molbech le 8 avril 1890. Jeanne est danoise et fille de poète qui désormais supportera la moitié du fardeau littéraire de Bloy et simplifie la vie de son époux. Le mariage Jeanne Molbech-Bloy est littérairement très important. Deux littératures vont se croiser, deux cultures s'unir, celle de Johannes Joergensen est un profond témoignage. Le jour de cette union Bloy note avec tristesse : « A mon mariage il y avait à notre table dix amis absolument sûrs ». Mais plus tard il dit : « Tous nous ont lâchés odieusement à l'exception d'un seul », et c'est Jacques Maritain.

Ainsi un foyer créé, quatre enfants viendront le remplir, deux garçons, André et Pierre, deux filles, Marguerite et Véronique. Joie brève

cependant, car André, âgé de quelques mois, expire à Montrouge dans un appartement trop froid, le 18 janvier 1894, et en décembre c'est le tour de Pierre. C'est l'époque de *La femme pauvre* et c'est Jeanne Bloy.

Il ne manquait à cet homme que cette détresse, celle d'un innocent, et l'expérience d'une douleur, la mort d'un innocent, la souffrance d'un père devant un petit cadavre. A nouveau, Bloy rompt définitivement avec la vie littéraire où il est méconnu et inconnu. Il vit alors des psaumes et des évangiles. Ce pèlerin est à l'école du renoncement et abandonne à tout jamais la marque de la littérature. Pourtant Bloy avait tout pour être un grand écrivain ; le monde des lettres n'est pas ici-bas. La pauvreté de sa vie est dans l'esprit de l'incarnation du Christ, et il nous le dit dans son journal : « On n'entre pas dans le paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans. On y entre quand on est pauvre et crucifié ». Bloy pénètre les ténèbres et devient l'apôtre d'une humanité déchristianisée. Bloy définit le miracle chrétien comme un fait inexplicable, un événement que l'on respecte ; ainsi il s'exprime : « Le Seigneur en avait guéri d'autres, celui du chemin de Jéricho. Mais celui-là n'était pas un aveugle de naissance, il savait bien qui était Jésus, puisqu'il l'appelait « Fils de David ». Puis le miracle fut opéré d'une autre manière : « Que veux-tu que je fasse ? » demande Jésus. « Seigneur, que je voie ! » (*Dans les ténèbres*, p. 206). Le mendiant est né aveugle pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Les ténèbres, c'est l'empreinte de Satan, c'est le monstre de la misère. Le corps lumineux du Christ nous est donné dans les ténèbres...

Le dialogue de Léon Bloy vient des évangiles, mais il n'est pas aussi précis que celui de Guardini ; il exprime une âme tourmentée comme par la souffrance de tous ceux qui souffrent dans leurs corps. La loi de l'amour ne peut pas être écrite, et c'est l'amour qui est la fin de l'Evangile. Bloy annonce : « La journée s'achève, et Dieu ne se montre pas. Ce qu'il y a de plus lourd dans l'homme, c'est son cœur ; mais il faut beaucoup souffrir pour le comprendre ». Il dit aussi : « Tout homme qui s'enrichit, vend le Christ. On ne peut pas être riche qu'en vendant le corps et le sang de

Notre-Seigneur ». Pauvre, il vit à Montmartre, au milieu des pauvres qu'il chérit comme l'image du Christ. C'est le pèlerin absolu.

Bloy est absolu dans ses pensées : « Rien des hommes ou tout de Dieu ». « La confiance en Dieu c'est la raison même ». « Demander avec confiance c'est tendre la seule main qui puisse recevoir ».

Léon Bloy nous parle du moyen âge, car la révélation de notre christianisme nous vient de cette époque, depuis nous n'avons pas progressé. Saint François d'Assise et sainte Jeanne d'Arc sont les personnages les plus importants dans son œuvre.

Bloy est décédé durant la guerre le 3 novembre 1917 et Jeanne Bloy dix ans plus tard, le 1 janvier 1928. Pierre, André et Madeleine sont morts comme des martyrs.

Bloy, qui a été l'apôtre des prostituées, n'a jamais su que Véronique est devenue l'une d'elles.

De ce foyer martyr est sortie une œuvre gigantesque. La vie du Christ appelle au sacrifice et dans l'absolu il n'y a point de retour.

L'œuvre de Léon Bloy se divise en trois groupes de livres principaux :

Les ouvrages confidentiels dans lesquels on compte les lettres ; les ouvrages profonds et mystiques, tels *Le salut par les Juifs*, *Le Sang du Pauvre*, *Celle qui pleure*, *La Femme Pauvre*, etc., et les ouvrages révélateurs de l'histoire : *Le Fils de Louis XVI*, *L'Ame de Napoléon*...

De nombreux ouvrages constituent une œuvre littéraire de plus de cinq livres. Cette œuvre dit la vérité de l'histoire, de l'humanité et de la littérature de son temps et de tous les temps. La synthèse de l'œuvre de Léon Bloy reste à faire et demande encore de longues études et des recherches car l'apport de Jeanne, son épouse, est considérable, et nous ne la connaissons pas.

Michel Gavrel

Le sens des faits

Son Excellence Mgr Marius Paré

Et exaltavit humiles. C'est bien ce verset du *Magnificat* qui est venu spontanément à notre esprit quand S. S. Pie XII nomma Mgr Marius Paré évêque auxiliaire de Son Excellence Mgr Mélançon, à Chicoutimi. Retracer les étapes de cette carrière montante et régulière est chose facile puisqu'elle ne connut que deux champs d'action : Montmagny et Sainte-Anne-de-la-Pocatière. En dégager cependant les influences religieuses, les grâces successives qui ont acheminé mystérieusement l'homme jusqu'à la plénitude du sacerdoce, aidera à mieux comprendre l'action de la divine Providence par le jeu des causes secondes. Le monde ne peut saisir les desseins de Dieu dans une âme au fur et à mesure qu'ils s'y déroulent, mais vient un moment, une fois le but atteint, où tout s'explique. Il est alors possible de montrer dans chaque étape d'une vie les intentions divines et le rôle des causes secondes sous lesquelles se cache la divine Providence pour conduire les hommes à des fins connues d'elle seule.

La première grâce donnée au nouvel évêque lui est venue de son milieu familial et social. La ville de Montmagny où il naquit le 22 mai 1903, à quelques pas de l'église paroissiale, et où il grandit, n'est guère fertile en événements à sensation. A part les fêtes religieuses à déploiement extérieur et les mémorables assemblées politiques à des périodes déterminées, la ville est calme, ordonnée et poursuit sa vie laborieuse et prospère au fil des jours. Par contre l'œil de l'enfant pouvait s'emplir à volonté de visions grandioses et rustiques dans un horizon illimité. Montmagny, en effet, baigne son flanc nord dans le fleuve Saint-Laurent aux îles nombreuses : Ile-aux-Grues, Grosse-Ile, Ile-aux-Oies, Ile-aux-Corneilles. Au loin, la vue se pose sur les Laurentides, l'orgueil du Québec.

A part les amusements et les jeux familiers au jeune âge, c'était le va-et-vient quotidien entre l'église, l'école et le toit domestique où des parents très chrétiens versaient à leurs enfants, par la parole et l'exemple,

le sens du surnaturel et les entraînaient aux habitudes mortifiées. Chaque matin, toujours et encore, malgré leur âge avancé : lui 84, elle 82, ils assistaient à la messe. De la prière au travail il y a une continuité qui surélève le quotidien de la vie. Aujourd'hui, ils voient le Ciel bénir éminemment dans l'un de leurs enfants l'éducation chrétienne qu'ils ont cultivée dans leur foyer et ils ne regrettent sûrement pas les nombreux sacrifices qu'ils se sont imposés au nom de leur foi vivante et conquérante.

Des dix enfants : 3 filles et 7 garçons, que Dieu leur donna, l'un est devenu Directeur de la Maison-Mère des Frères du Sacré-Cœur à Arthabaska ; un autre, Gérard, entra chez les Dominicains et après avoir gouverné avec sagesse et clairvoyance la Province dominicaine du Canada durant huit ans, a été nommé, en septembre 1955, Vicaire provincial des Dominicains canadiens au Japon ; un autre, René, avocat, est président depuis une quinzaine d'années d'une de nos plus brillantes sociétés financières : *Les Artisans.* Et les autres, quoique dans des postes de moindre éclat, font honneur à leurs parents et à la société tout entière. Enfin, celui qui nous intéresse en ce moment bénéficia de la même éducation et des mêmes sacrifices consentis au foyer pour poursuivre ses études secondaires. La grâce du cours classique, c'en est réellement une qui se greffe sur des aptitudes intellectuelles et morales bien définies, cette grâce permit à l'adolescent de développer son intelligence et de former son caractère. Durant huit ans, de septembre 1915 à juin 1923, mêlé à l'élite des jeunes qui constitue la population du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, s'il se fit remarquer, ce fut par son application constante et sa fidélité au règlement. Chez ce collégien bien équilibré, il est difficile de trouver une note dominante. Dans ses succès scolaires, cependant, domine le souci de la précision, du mot juste, du travail bien fait. Doué d'un jugement droit, il exerçait une influence discrète sur ses confrères et c'est à lui qu'ils allaient demander conseil avant de prendre une décision importante.

« A la prise des rubans », en juin 1923, il choisit la carrière ecclésiastique après avoir longtemps hésité. La vocation religieuse l'attirait mais

une santé chancelante l'obligea à abdiquer cet idéal. En septembre de la même année, au Grand Séminaire de Québec où la main de Dieu le conduisit, la grâce ne fut pas vaine. Il y prit la soutane, s'adonna avec ferveur aux austères études théologiques. Au bout d'un an, selon les licences d'alors, il revient à son Alma Mater y poursuivre ses études théologiques tout en faisant autres choses.

La grâce du sacerdoce lui fut donnée, le 3 juillet 1927, par Mgr Bruneault, évêque de Nicolet, sans rien changer au rite extérieur de sa vie, si ce n'est cet enrichissement intérieur qui sourd de toutes parts et attire les âmes. Prêtre, il le fut entièrement par sa piété, sa ferveur à l'autel, son amour des saintes Ecritures.

Réputé comme excellent conseiller, les collégiens allaient volontiers le consulter pour tous les problèmes de leur âge, particulièrement pour l'orientation de leur avenir. Il faut signaler que les postes qu'il occupa dans son Alma Mater le mirent en contact permanent avec les jeunes. Maître de salle pendant une dizaine d'années, préfet de discipline durant quinze ans, directeur spirituel de 1947 à 1952, professeur d'Histoire durant deux ans où se révélèrent ses talents d'historien, on peut affirmer que Mgr Paré a donné le meilleur de sa vie aux écoliers de son Alma Mater.

En 1952, il fut nommé Supérieur de son Collège. Son influence s'exerça d'abord auprès des prêtres de sa maison, puis nous le voyons étendre son rayonnement en prêchant des retraites aux religieuses, en acceptant la retraite ecclésiastique du diocèse de Hearst en 1954 et celle du diocèse de Québec en 1955. Du coup, il s'y révéla orateur et théologien et nul doute que les talents ensevelis de ce prêtre n'ont pas fini de surgir et de nous causer des surprises. Le don de la parole, surtout de la parole sacerdotale, est une grâce qui donnera son plein rendement dans la sphère que Dieu vient de lui montrer.

Rien donc de sensationnel dans cette vie régulière, sédentaire même où les voyages se réduisaient à parcourir rarement la distance entre Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Montmagny. « Bien peu d'hommes se

sanctifient dans les voyages », écrit l'*Imitation*. Il y a tout lieu de croire que le nouvel évêque pratiquait à la lettre cette sentence, préférant la solitude de sa maison pour apprendre comment parler de Dieu aux hommes de son temps.

Au moment de quitter son Alma Mater où il semblait destiné à y mourir pour y avoir toujours vécu, de 12 ans à 53 ans, si Mgr Paré jette un coup d'œil sur l'œuvre par lui accomplie, il entendra sûrement résonner à son oreille la parole du Maître : « C'est bien, serviteur bon et fidèle, parce qu'en de modiques affaires tu t'es montré fidèle, sur de plus considérables je t'établirai » (Matth., 25, 21).

Ainsi, Son Excellence ira rejoindre dans l'épiscopat un confrère de collège, Son Excellence Mgr J.-M. Lemieux, O. P., archevêque d'Ottawa, et un confrère du Séminaire, Son Excellence Mgr Maurice Roy, primat de l'Eglise canadienne et archevêque de Québec. *Ad multos et faustissimos annos.*

Antonin LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville

Son Excellence Mgr Valérien Bélanger

Sa Sainteté Pie XII vient de le nommer évêque auxiliaire de Son Eminence le Cardinal Léger, à Montréal, au titre d'évêque titulaire de Cyrène.

Personnalité distinguée et cultivée, surtout versée dans le droit canonique, Mgr Bélanger est né à Valleyfield, le 6 avril 1902. Après ses études classiques au collège de sa localité, il y commença ses études théologiques qu'il termina au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 29 mai 1926, il fut aussitôt nommé secrétaire et vice-chancelier à Valleyfield puis vicaire à la cathédrale. En 1929, il partit pour Rome afin d'y parfaire ses études. Il conquit brillamment sa licence en philosophie et son doctorat en droit canonique.

De retour au pays, il fit un an de ministère aux Cèdres, puis de 1934 à 1944, il enseigna le droit canon au Grand Séminaire de Montréal et, de 1944 à 1947, il enseigna la même science aux universités de Québec et d'Ottawa. Puis il est appelé à Montréal en qualité d'official au tribunal régional et à l'officialité diocésaine. En 1955, la Conférence canadienne catholique le nomma secrétaire de sa section française.

C'est surtout à l'archevêché de Montréal que Mgr Bélanger a donné sa pleine mesure. Il présidait ou jugeait ou défendait les causes matrimoniales, les demandes de séparation ou d'annulation de mariage, avec beaucoup de compétence, de prudence et de tact, selon l'esprit de l'Eglise. Il s'y révéla alors grand juriste.

Sans doute, il continuera dans le même champ, combien agrandi, son apostolat par la science canonique mais ajouté à toutes les autres fonctions qu'impose l'épiscopat dans un diocèse aux problèmes nombreux et variés. Son Eminence le Cardinal Léger, qui gouverne l'Eglise de Montréal avec un zèle admirable, trouvera dans son nouvel auxiliaire un serviteur fidèle, dévoué et éclairé sur lequel elle pourra toujours compter.

Ad multos et faustissimos annos.

LA DIRECTION

Toynbee en vient au primat de la sainteté

Les chances d'avenir de la civilisation occidentale coïncident avec la force de sa spiritualité.

Du beau volume que M. Jacques Maritain publiait il y a déjà quelques lustres [1], il faut méditer en particulier le chapitre VI : *Des chances historiques d'une nouvelle chrétienté*, où l'on peut lire les sous-titres suivants : la pulsation de l'esprit dans le social, la réintégration des masses, les dimensions chronologiques. Où l'on souhaite avoir dépassé, ou être sur le point de dépasser cette époque de terreur et d'amour affrontés où il reste à la communauté chrétienne persécutée le rôle d'attester que tout ce qui n'est pas l'amour sombrera (p. 271).

Et maintenant, de l'immense entreprise que A.-J. Toynbee a conduite à son terme sur une période de plus de trente années, 1920-1954 (assez de temps pour que son dessein initial ait eu le temps de se métamorphoser), un bon compte rendu de l'ensemble a été fait par *La Vie Intellectuelle* [2]. Retenons l'avis qu'à un point de vue supérieur « ce n'est pas le christianisme qui a engendré la civilisation occidentale et qui doit disparaître pour la laisser grandir, mais le contraire exactement. Le progrès de la Religion, tel est le nouveau sujet de l'Histoire » (p. 18). Toynbee est allé là où il ne pensait pas aller.

Du résultat des six premiers volumes résumés par D. C. Somervell, il ressort que dans une société il y a croissance quand l'action gagne le

1. JACQUES MARITAIN, *Humanisme intégral*, Paris, Aubier, 1936, 334 pages.
2. M. CRUBELLIER, *La religion, sens de l'histoire*, dans *La Vie Intellectuelle*, février 1956, pp. 7-27.

for intérieur [3]. Cette croissance est assurée par le rayonnement, l'intervention personnelle intime, la communion intellectuelle directe des modèles vivants qui communiquent cette charité-lumière que saint Jean dégageait au sommet de l'âme de Jésus. Quand cette emprise disparaît, c'est le déclin rapide de tout. « Le musicien qui a perdu son talent ne peut plus ensorceler la foule si, pris de rage et de panique, il tente de se transformer en sergent-instructeur ou en garde-chiourme. S'il contraint par la forme, le peuple qu'il ne peut plus conduire par son charme magnétique, à coup sûr et rapidement, il trahit son propre dessein. Les satellites qui avaient simplement ralenti et perdu le rythme, alors que la musique céleste s'évanouissait, cinglés au contact du fouet se rebelleront, etc. » (p. 273).

J'admire beaucoup une âme sincère me disant qu'elle n'a tiré aucun profit de l'entreprise de Toynbee ni de la lecture de textes comme celui qui précède.

Arcade-M. Monette, O. P.

Du rose au noir en littérature

D'aucuns s'inquiètent, et c'est leur droit, de ce que la littérature contemporaine soit en général noire et pessimiste. Des amis de bonne volonté ne peuvent pas accepter qu'on écrive aujourd'hui une prose aussi triste et que l'on raconte dans les romans ou que l'on représente sur la scène des choses aussi malheureuses. Enfin ! il en est encore, éternels *laudatores temporis acti*, pour regretter amèrement qu'on n'en soit plus à la littérature valsante de l'âge des barcorolles et de la berçeuse. Pourtant, c'est un fait et un fait qui dure : de même que la littérature qui a suivi la guerre de Cent ans, le grand schisme et la peste noire, s'est faite tout à coup « dolente » et colérique, macabre et douloureuse, la littérature d'aujourd'hui, suite et image de deux guerres inachevées, peint plus facilement l'incertitude, le désespoir, la révolte, que la sécurité, l'espérance et la joie. Autrefois les romans et les pièces se terminaient par une noce : « ... et ils furent longtemps heureux ». Aujourd'hui, ils ne finissent plus, ou finissent

3. « Nous concluons qu'une série donnée de réactions triomphantes à des défis successifs doit être interprétée comme une manifestation de croissance, si au fur et à mesure que la série se déroule, l'action tend à se déplacer du milieu extérieur, physique ou humain au for intérieur de la personnalité ou de la civilisation en développement. Aussi longtemps que celle-ci continue à croître elle doit de moins en moins compter avec les défis issus des forces du dehors qui exigent des ripostes sur un champ de bataille extérieur et de plus en plus avec des défis présentés, par elle-même à elle-même, dans son arène intime. La croissance signifie que l'individu — ou la civilisation en progrès — tend à devenir son propre milieu, son propre *challenger* et son propre champ d'action. En d'autres termes, le critérium de la croissance est le progrès vers l'auto-détermination. Ce progrès est une formule prosaïque pour exprimer le miracle par lequel la Vie entre dans son Royaume » D. S. Somervell, *L'Histoire* (Toynbee), NRF, 1951, pp. 232-233.

mal. L'époux, l'amant, le plus souvent déçu, reprend sa route seul quand il ne se supprime pas, ou s'évade par des voies transversales.

Bien sûr ! le danger de cette littérature est de faire penser que le mal a définitivement triomphé du bien, que l'homme est irrémédiablement et sans espoir livré aux puissances du mal, ou que l'absurde du présent est sans issue. Le danger existe aussi de faire croire que notre univers est sans causalité ni finalité, que la condition humaine ne permet ni l'espérance, ni la joie, que nous ne sommes plus libres, ni encore moins destinés au bien, que l'amour de charité n'est qu'un rêve et nos aspirations les plus profondes que relations de sentiments sans fondements métapsychologiques.

Devant une telle conception du monde et de la vie, je comprends parfaitement qu'on doute et qu'on soit révolté. Aussi le romancier, l'essayiste qui raconterait les états d'incertitude, de doute et de désespoir de notre temps serait le témoin authentique de nos misères. Le danger serait non pas d'être trop réaliste, ni d'être laid, mais bien d'être faux. C'est du moins ce que nous constatons, quand certains auteurs souvent honnêtes veulent non plus dire le mal, comme c'est leur droit, mais le justifier. A ce moment un chrétien *militant* a le droit de réagir et de se défendre.

Répétons pour être bien compris. L'auteur qui se contenterait de montrer le laid ou de le définir, resterait acceptable. Il ne l'est plus lorsque passant, consciemment ou inconsciemment, du récit à la théorie, il profite de la disponibilité de son lecteur pour lui enseigner les « petites » solutions sournoises et évasives des bonheurs faciles d'une vie sans la perspective de dépassement.

Par ailleurs, « il serait contradictoire, comme disait Newman, de vouloir faire de la littérature sans péché avec des hommes pécheurs ». Montrer les faits tels qu'ils sont, peindre en mots et en situations le conflit entre le mal et le bien qui dure depuis que les hommes sont attirés vers l'un et l'autre, appeler les choses par leur nom et mettre en évidence les forces dynamiques du mal, sont des points qu'un chrétien éclairé devrait accepter. La présence du laid en littérature fait partie de sa vérité immédiate. Le moyen âge, qui était pourtant bien chrétien, ne se gênait pas de faire monter Satan sur la scène. Et quel Satan ! Celui du *Jeu d'Adam* est tout simplement séduisant. Ce serait mentir pour l'homme moderne qui souffre, qui appréhende une autre guerre, de donner de la vie, sous prétexte d'optimisme et d'édification, une image *rose*, de tout repos, trop belle pour être vraie, trop heureuse pour être de ce monde. Sans la perspective du péché, sans la réalité du péché, une littérature n'est plus chré-

tienne ; pas plus que ne serait véridique une histoire de l'humanité même rachetée sans celle de ses guerres. Il n'y a qu'à lire la Bible pour s'en convaincre.

Qu'on apprenne plutôt à distinguer entre *laideur* et *fausseté*, entre situation *de fait* et situation *de droit*. Qu'on apprenne à dissocier l'angoisse du présent, par exemple, et la théorie fragile qui parfois la soustend. Mais qu'on laisse le péché à sa place, là où il est : au cœur de l'homme révolté. La gargouille qui grimace à l'entrée de la nef n'empêche pas de pénétrer dans la cathédrale.

Benoît Lacroix, O. P.

Quatre pièces au Festival d'Art dramatique de Montréal

1) Les Insolites

La compagnie de Montréal a présenté au Festival de Montréal *Les Insolites*, pièce en trois actes de Jacques Languirand ! Pourquoi trois actes ? Toute l'action se déroule dans un bar. Un acte coupé d'un entr'acte eût été plus heureux.

Jacques Languirand est, à sa manière, un petit Kafka canadien. Dans *Les Insolites*, l'auteur essaie de démontrer que l'existence est le désespoir. Tous les personnages sont ceux d'un milieu existentialiste ! Cette pièce ressemble à un roman policier dont les personnages extraordinaires sont ceux de nos contemporains que l'on retrouve dans un *grill* de Montréal.

On y trouve — on découvre — le talent fantastique des acteurs ! Edgar Fruitier, dans Pitt, se dépasse en une mimique qui atteint le fourire. Hubert Loiselle, dans le rôle du *barman*, va au plus profond de lui-même et arrive au perfectionnement. L'acteur principal, Guy Lécuyer, dans Ernest, est extrêmement intéressant. Yvon Leroux, dans Jules, est fameux. Roland Laroche, dans un quidam, est inoubliable ! Monique Champagne est d'une grande souplesse... Jacques Zouvi est un inadapté, adapté. Robert des Roches est un policier fûté. Colette Courtois est une vieille trop jeune ! Gilbert Fournier est un américain transplanté.

Les décors de Jean-Claude Rinfret sont étonnants de simplicité dans leurs couleurs neutres.

La musique d'André Mathieu est l'expression d'une splendide composition musicale.

Jacques Languirand est un dramaturge moderne, comme Anouilh, Sartres et Camus. Mais tous n'offrent à nos lèvres brûlantes que de magni-

fiques corps vides. Le chrétien seul peut résister à cette tentation de devenir un insolite. Mais Sartres va plus loin quand il dit : « La vie est au delà du désespoir ». Par là, Sartres nous rapproche de notre chrétienneté car c'est celle de l'espérance. *Les Insolites* dépeignent un milieu humain qui ne dit rien, mais qui est las de tout dire. L'auteur dépassera-t-il dans une autre pièce le stade du désespoir que nous offre la vie quotidienne ? Cette première pièce aura un succès sans précédent, mais comme tout succès il passera par ses défauts...

Pour ma part, j'aimerais mieux un Languirand mystique et révolutionnaire qui nous amènerait à la pureté, à la paix, à la liberté dans une réalisation plus spirituelle. Quand on est jeune, on a des matins triomphants, et c'est la raison pour laquelle la jeunesse proclame le triomphe des *Insolites* au Festival National d'Art Dramatique à Montréal.

M. G.

2) *La boutique aux anges*

Le jeudi 8 mars 1956 est présentée pour la première fois au Gésu une pièce de Roger Sinclair : *La boutique aux anges.*

Toute l'histoire se déroule à notre époque en Colombie-Britannique dans un chalet de montagne. La pièce est divisée en trois actes : au printemps, en été, en automne.

Roger Sinclair tient à la fois de Tchklow et de Rivemale. Même s'il est un psychologue inconscient, cet auteur n'en mérite pas moins d'être un excellent dramaturge.

Six personnages incarnent des rôles autant réels que féeriques où apparaissent des névroses caractérisées.

Sylvia, jouée par Gaétane Laniel, et une névrosée. Elle a peur et vit dans un monde de chimères. Elle entraîne avec elle Hervé, et dans son état d'anxiété, finit par trouver auprès de Frédéric un assouvissement.

Revenant dans un état de vie normale, elle sauve sa famille des Doukobors. Le jeu féerique de Gaétane Laniel est surprenant, intérieur et nous fait sentir le silence de la solitude.

Mildred est une frêle beauté et c'est Dyne Mousso qui l'incarne. Elle recherche les sensations extérieures, le faste, l'argent des villes... et reste une inadaptée vis-à-vis de sa fille. Elle joue plus avec son corps qu'avec sa voix. Son jeu est cependant précis et nous indique l'état d'émotion qu'elle ressent.

Puis vient Christian, l'étranger qui vend des « anges » ; ses intentions sont fermes. Le rôle de Christian, un névrosé, est joué par Bertrand

Gagnon. Après Mildred, ce sera Sylvia... mais Frédéric est déjà passé. Le rôle de Frédérick est tenu par Jean Gaumont et, par définition, c'est un antipathique. Margaret est joué par Hélène Loiselle qui démontre avec force une obsession. Margaret, épouse fidèle, se rend compte que sa vertu est toute négative et se venge.

Hervé est un infantile, lui aussi, et c'est Jean Fauber qui l'incarne.

L'atelier, troupe d'Yvette Brindamour, est un témoignage du théâtre féminin. Si l'époque shakespearienne est au théâtre masculin, la nôtre est celle du théâtre féminin. Le féminisme est le signe des temps modernes.

Souhaitons à Roger Sinclair de continuer à analyser nos sentiments humains et à la troupe d'Yvette Brindamour un apport important au théâtre français.

3) *Les Solitudes*

Le samedi 10 mars s'est donnée la pièce *Les Solitudes* de Marcel Cabay. Contrairement à Jacques Languirand, à Roger Sinclair et les autres... Marcel Cabay nous apporte l'espérance chrétienne, mais sa manière est techniquement déplaisante. Les décors originaux de Solange Legendre nous situent dans une île déserte du Pacifique. Les costumes de Gilles-André Vaillancourt symbolisent les personnages.

La distribution s'établit ainsi : Véra, Michel Le Hardy ; Enrico, Jacques Godin ; Babette, Fernande Larivière ; le lieutenant, Gaétan Labrèche. Tous ces acteurs ont montré une fidélité théâtrale et beaucoup de talent.

D'Eve à Marie, comme de Véra à Babette, un immense filet d'espérance est jeté pour prendre le pécheur. Le pécheur c'est Enrico. Eve-Marie, Véra et Babette, toutes regardent vers Jésus, et la croix qui se dresse à l'angle des deux routes nous indique celle de l'espérance qui conduit au salut. J'avoue ne pas avoir compris la pièce de Marcel Cabay parce que le théâtre est un art avec reflets sur la vie. Le théâtre d'expression catholique doit se saisir des humains tels qu'ils sont et nous rapprocher d'un idéal chrétien. Tout ce qui est humain, est imparfait ; tout ce qui est divin est parfait. Or, le théâtre ne peut transposer le parfait vers l'imparfait, et c'est ce qu'a fait Marcel Cabay. Alors il a énervé son public qui ne l'a pas compris. Au théâtre on ne se sert pas non plus des citations bibliques, on agit dans une action déterminée ou bien l'on fait revivre une partie de l'Evangile. On ne cite pas mais on témoigne de la vie. Dans *Les Solitudes* l'homme n'a plus de témoins et n'a pas besoin de faire le fanfaron comme le fait le lieutenant ; seul dans sa misère l'homme

se réfugie d'instinct entre les bras de Dieu. Y a-t-il un mot plus difficile à bien prononcer que le mot Amour ? La chute d'Eve introduit dans le monde la misère et le triomphe charnel. Pourquoi refaire une Eve dans Véra ? C'est, à mon avis, trop tard. Marcel Cabay devrait reviser sa construction théâtrale d'expression catholique.

M. G.

4) Le Naufragé

Le Théâtre Universitaire a présenté les 15, 16 et 17 mars, à l'auditorium de l'Université de Montréal, *Le Naufragé* de Marcel Dubé. Cette pièce est une suite du Festival Dramatique tenu à Montréal.

Le programme annonce deux actes et douze tableaux !... Heureusement le plateau de l'auditorium n'a pas de rideau et ceci a eu pour effet de supprimer les tableaux, toujours lourds dans la présentation Dubé. Ainsi la pièce simplifiée prit une forme originale et moderne.

Les décors de Bernard Massip nous jettent dans un quartier du port de Montréal. On est à la fois dans la solitude de la rue et dans le bruit du café. Cette pièce nous mène dans l'angoisse de la mort, dans le milieu humain qui est celui de la drogue. Dubé semble nous dire que l'homme est voué à la mort et par là rejoint André Malraux quand il dit : « Une vie ne vaut rien, rien ne vaut la vie ».

L'auteur entre dans la tentation suprême de notre temps : le désespoir. Cette lutte infinie où l'homme, Curley, ne veut pas abdiquer, est évoquée par Guy Godin. Dans le noir de la rue, Curly se sent plus petit et dans le calme, il est plus humble et sera prêt jusqu'à la mort qui sera le salut de pécheur. Cigale, jouée par Lise Lassalle, est une amoureuse éperdue de Curly qui semble lui dire : « Toi, tu ne mourras pas ».

Le fond de la pièce, c'est l'angoisse de la mort, c'est le conflit de l'homme contre l'homme. Ce petit dramaturge nous explique cette solitude complète du néant. Nous comprenons le découragement de Black Eye en Gilles Marien, de Charbon en Greg Marcil et de Boucane en Jacques Poitvin, et la colère vengeresse de Homard en Jacques Montpetit. Tous sont des prisonniers de leur passé et aucun n'est conséquent de son futur... si ce n'est David en Yves Gauthier qui, malheureusement, est un lâche, prêt à tout vendre pour de l'argent. Dubé analyse les milieux humains les plus déshérités de Montréal comme dans *Zone*, *Chambre à louer*, mais il manque de transposition. Il nous sert crûment au théâtre ce que l'on trouve dans la vie quotidienne, c'est-à-dire le désespoir, mais ne nous apporte pas l'espérance.

Pourquoi ne pas dire que tous ces hommes sont condamnés à mort parce qu'il n'y a plus d'espoir. Dubé ne s'engage pas en tant que chrétien et n'apporte aucun message du Christ. Cigale enveloppe de sa passion cet amour humain, mais ne tente rien pour sauver l'âme de Curly. Elle adhère seulement par tradition aux Enfants de Marie. Cigale ne témoigne pas de la religion du Père éternel.

Pourquoi ne pas dire que le but de la misère est d'orienter les âmes vers l'espoir d'une autre vie. Celui qui a son avenir assuré peut, un temps, se passer de Dieu, mais les autres... Or, Jésus est venu sur la terre pour tous... *Le Naufragé* est la meilleure œuvre de Marcel Dubé.

Remercions la bonne équipe universitaire qui, cette fois-ci, a bien amélioré Dubé. Mais Dubé n'atteint pas encore le vrai théâtre que nous aimerions : celui d'expression chrétienne.

Testis

Marian Anderson, au Théâtre Saint-Denis

Marian Anderson, contralto de l'opéra, américaine de race noire, née à Philadelphie, nous a profondément émus par la richesse et la sincérité de sa voix unique, lors de la soirée du 23 mars, à Montréal.

Cette chanteuse, en moins de deux heures, nous a exprimé la joie de Verdi et Schubert, la tristesse de Mozart et Fauré, la sympathie avec Cyrill Scott et Benjamin Britten et enfin la douleur dans les *great spirituals* qui furent la prière d'un chant liturgique à l'approche de Pâques.

Marian Anderson traduit les sentiments universels les plus profonds. Il faut épouser ce chant pour en traduire le mouvement extrêmement ténu. Quand sa voix a pleuré avec les *negro-spirituals* : *go down, moses, O, what a beautiful city, Poor me, Roll, jordan, roll* et les autres, c'est l'humanité d'un peuple asservi qui a pleuré.

Marian Anderson, différente d'Yma Sumac, nous révèle une nouvelle mélodie à l'opéra. Elle nous fait participer à une véritable création avec des harmoniques très diverses, mais toujours simples tout en respectant la note fondamentale du compositeur. Cette création nous saisit par l'émotion qu'elle suscite.

L'accompagnateur Frank Rupp au piano s'efface complètement lorsque chante cette grande artiste.

Si la femme a été de tout temps une inspiratrice pour l'homme, Marian Anderson nous transporte dans l'émotion religieuse par sa voix douce et son visage transfiguré. Sa voix se situe comme un intervalle entre le divin et l'humain.

Doit-on penser que sa voix est géniale ? Non, elle est exceptionnelle et nous séduit par cette facilité de passer de l'anglais au français, à l'italien, à l'allemand, avec le plus pur accent d'origine de chacune de ces langues.

Ne pouvant voir distinctement la chanteuse, j'ai fermé les yeux et c'est alors que je revoyais au travers de mes pensées cette vierge noire de la cathédrale de Chartres (France). Pourquoi cette relation ? Tout simplement que cette vierge est là-bas en témoignage de toute la chrétienté noire pour sauver son peuple. Le chant des *negro-spirituals* est une libération du noir et le témoignage de Marian Anderson, comme première chanteuse noire d'opéra, dissipe nos préjugés de blancs.

Il nous reste encore beaucoup à apprendre de Marian Anderson.

M. G.

« Briser la statue » (Gilbert Cesbron)

Le théâtre des Jongleurs de la Montagne a joué une grande œuvre théâtrale d'expression catholique ! Cette pièce manquait au Festival Dramatique National de l'année.

Briser la statue révèle le véritable caractère de l'Enfant-Jésus. Thérèse n'est qu'une petite fille simple et donnée à son Seigneur. Sa souffrance et son témoignage font d'elle une sainte des temps modernes.

La pièce se divise en trois actes : 1) le temps des petites choses ; 2) le parloir des ténèbres ; 3) rompez le voile de cette douce rencontre. Le programme nous donne une analyse de ces actes.

Dans cette pièce Gilbert Cesbron nous fait saisir cette relation avec Dieu : être en contact permanent avec Dieu. Autrement « la vie est une nuit dans une mauvaise hôtellerie quand on s'obstine à ne pas voir Dieu ».

Pour Thérèse, l'expérience chrétienne se situe dans la foi, la charité et l'amour de son Dieu. Thérèse enseigne à ses novices qu'elle a eu 818 sacrifices et 2 773 amours spirituels qu'elle offrira avec crainte et tremblement, dans ses aumônes, dans ses prières, dans ses offrandes, dans les jeûnes et la chasteté. « Sœur Catherine, vous n'avez rien, alors offrez ce rien ». « Sœur Claire, perdez votre angoisse ». « Sœur Elisabeth, aimez les autres comme vous-même ». « Sœur Marguerite-Marie, continuez à prier pour les autres ; tout est néant jusqu'à l'au-delà de l'espoir ». Tel est le langage de cette petite religieuse. Il n'existe pas de vie chrétienne sans connaissance de soi, sans expérience de sa misère et de sa grandeur, d'où cette formule : *Noverim te, noverim me.*

Puis vient le dialogue avec Lui : c'est dans le Christ seul qu'on se reconnaît comme pécheur. Le renoncement de Thérèse lui fait connaître son impureté, son orgueil et son impuissance devant le Miséricordieux. « Etre avec le Christ n'est pas être seule », dit Thérèse, lorsque déjà souffrante de tuberculose et de gangrène, elle ira vers l'agonie et expirera le 30 septembre 1897 à Lisieux, à l'âge de vingt-quatre ans.

Cette pièce est une heure d'espérance entre le printemps et l'été, qui nous fait aimer tout ce qui est saint et remet le religieux dans son œuvre d'amour et de prière.

Vous m'appellerez Petite Thérèse
J'ai cherché la vérité
Et j'ai trouvé l'humilité.

G. M.

Les disques

Le grand Gieseking nous apporte 4 disques bien réussis. Dans les Concertos no 20 et 25 pour piano de Mozart, sa retenue et sa délicatesse ont su préserver le caractère pré-romantique de ces œuvres. Hans Rosbaud dirige l'Orch. Philharmonia (Angel 35215). Poursuivant l'édition complète des œuvres pour piano de Mozart, Gieseking nous présente dans son style personnel et raffiné la belle Sonate en ré majeur, Rondo en fa majeur (Angel 35075), les Sonates no 3 et 19, Rondo en la mineur, les Variations K.573, K.500, K.398 et Eine Kleine Gigue (Angel 35074). L'enregistrement est merveilleux, ainsi que la musique.

Avec le Quatuor Philharmonia (Dennis Brain, cor, Sutcliffe, hautbois, Walton, clarinette, et James, basson), Gieseking réussit à tirer de l'oubli des Quintettes en mi bémol de Beethoven et de Mozart. Beau disque, quoiqu'on regrette le style des Français qui en font des œuvres plus légères (Angel 35303).

La Symphonie Espagnole de Lalo avec Oistrakh et l'Orch. Philharmonia dirigé par Martinon : fougue et richesse du violon (Angel 35205).

Une nouvelle venue, Johanna Martzy, vient de réussir le meilleur enregistrement des Sonates et Partitas pour violon seul de Bach. Le phrasé est impeccable et le son à point (Angel 35280 : Sonate et Partita no 1, Angel 35281 : Sonate et Partita no 2). Espérons que cette série se continuera avec la même qualité.

Philharmonia Pop Concert : ce disque réunit des œuvres légères de Waldteufel, Von Suppé, Strauss, Weinberger, Offenbach et Chabrier,

jouées par l'Orch Philharmonia dirigé par Karajan. Musique de détente, jouée avec brio (Angel 35327).

Par les mêmes artistes, la Symphonie concertante pour instruments à vent et Eine Kleine Nachtmusik de Mozart. Pour la Petite Sérénade, c'est le premier bon enregistrement avec grand orchestre et, à mon avis, seule l'interprétation de Munchinger s'y compare musicalement (Angel 35098).

Ceux qui n'ont pas encore regretté le départ de Klemperer n'ont qu'à écouter sa passionnante interprétation des Variations sur un thème de Haydn de Brahms. Au verso, une révélation, Nobilissima Visione de Hindemith (Angel 35221).

Non moins remarquable réussite de Klemperer (encore avec la Philharmonia) : les Ouvertures Léonore no 1, 2, 3 et Fidelio de Beethoven. Il a la puissance démoniaque et la ferveur nécessaires. Le disque nous fait voir la progression qui s'est faite en Beethoven lorsqu'il a composé ces différentes ouvertures pour son opéra Fidelio (Angel 35258).

Le Quatuor no 8 de Dvorak est son meilleur même s'il est moins connu que le quatuor Américain. La richesse de la mélodie et des thèmes est rendue vivante par le Quatuor Barchet. Technique parfaite (Vox PL-9250).

G. F.

L'esprit des livres

Petrus Lumbreras — « *De fine ultimo hominis*, I ; *De spe et caritate*, VIII ». Angelicum, Rome, 1955. 22 cm. 130 et 256 pages.

Le prolifique professeur de l'*Angelicum* poursuivant l'édition de ses cours, selon l'ordre de ses manuscrits, nous livre le traité de la fin ultime de l'homme dans la plus parfaite orthodoxie scolastique. Puis d'un saut formidable, nous jette dans l'espérance et la charité. Ici encore saint Thomas n'aurait pu trouver compréhension et commentaire plus fidèle. La clarté thomiste y est divisée et subdivisée, classée en rayons de ruche de façon à ne pas éblouir l'élève. Sagesse pédagogique que les chercheurs pressés de notre siècle apprécieront. C'est clair, concis, classé. Et la doctrine fondamentale n'en souffre pas. Bon courage, cher Père.

A. L.

A. Blanc de Saint-Bonnet — « Politique réelle ». *Les Maîtres de la contre-révolution*. Stanislas Rey, éditeur, 127, boul. Saint-Michel, Paris-V, 22.5 cm. 80 pages.

Edité pour la dernière fois en 1858, ce livre classique sur la politique devrait être le *vade-mecum* de nos législateurs et conséquemment de tous nos dirigeants politiques. Les idées de fond qui sont celles de l'ordre conservent encore toute leur actualité et elles sont toujours susceptibles de donner beaucoup de solidité à nos gouvernements chancelants. Du moins elles ont le mérite de faire réfléchir. Le thème central est l'absence de théologie dans la politique.

« Ce qui effraie, c'est l'erreur sous les habits de la science et prenant les accents de la raison ; c'est l'orgueil des docteurs, frappant d'ivresse les hommes les plus habiles de l'époque et faisant, hélas ! chanceler les plus grands » (p. 21).

« Autrefois l'histoire et la haute science étaient cultivés dans l'asile du silence et de la piété ; la main qui touchait aux consciences y recueillait la plante délicate des faits. Alors les hommes d'Etat trouvaient la science toute faite et s'approchaient des sources sûres. Après avoir ôté l'enseignement au clergé, la Révolution incendia les abbayes » (p. 67). Ainsi disparut le divin de l'histoire et des lois, tout devint humain, à l'état de nature pure, à ce qui n'existe pas.

« Les gouvernements ne peuvent tout faire. Qu'ils garantissent eux-mêmes leurs bases ! Qu'ils ne permettent plus au point de vue humain de remplacer la Foi dans leurs Etats, car ils reposent eux-mêmes sur le point de vue divin. La Théologie, voilà la force à entretenir ! »

Certes, il est encore possible de mettre de l'ordre dans le monde en y mettant Dieu et l'ordre qu'il veut, l'ordre théologique. C'est une grâce à demander tous les jours.

A. Lamarche, O. P.

Saint AUGUSTINE — « The Problem of Free Choice ». (Ancient Christian Writers, 22). Translated and annotated by Dom Mark Pontifex. Westminster, The Newman Press, 1955. $3.25.

Si Dieu est tout-puissant et toute bonté comme il est enseigné par la théologie, que penser du mal ? Qu'en dire surtout ? Un ex-manichéiste, saint Augustin, s'est posé les mêmes questions. En 388 il a 35 ans et il commence à rédiger son *de libero arbitrio* où nous trouverons les grandes réponses chrétiennes sur le sujet. L'ouvrage achevé en 395, Augustin n'y revient que pour le recommander à ses amis qui se posent les mêmes problèmes que lui. Aussi, l'histoire de la théologie considère-t-elle cet essai comme un « classique ». Ici, le lecteur trouvera la traduction du texte de Migne, annotée et expliquée par un bénédictin de Downside Abbey qui profite des heureuses suggestions de W. M. Green désignée à la nouvelle édition critique du *Corpus* de Vienne.

Benoît Lacroix, O. P.

Jacques CHEVALIER — « Histoire de la Pensée. 1) La Pensée Antique ». Flammarion, Paris, 1955. 1 vol. 761 pages.

Oeuvre maîtresse d'un penseur qui se penche depuis cinquante ans sur la grande épopée des idées en évolution, ce nouveau volume de Jacques Chevalier étudie l'histoire de la pensée grecque avec tout l'appareil d'érudition nécessaire. Il mêle justement ses racines dans le fond commun de la pensée orientale avec ses soucis cosmiques et religieux. Ceci lui permet de mieux dégager les traits spécifiques de l'effort philosophique des Grecs et d'apprécier sa valeur universelle. En repensant les fragments des *Présocratiques*, les textes de Platon et d'Aristote, et les apports des écoles hellénistiques, Jacques Chevalier retrace avec maîtrise les grands systèmes de la philosophie grecque. Ce qu'il recherche surtout, c'est la signification profonde de chaque synthèse en l'intégrant dans toute la vie de l'esprit, et non seulement en analysant ses déclarations philosophiques. Il donne ainsi une valeur humaine à son exposé, à ses développements et à ses conclusions. Et il peut dégager avec sûreté leur apport à la philosophie traditionnelle, qui régit par le fond nos mœurs et nos conceptions. Si l'auteur donne moins de place au Stagirite qu'à Platon dans la partie principale, par contre il lui consacre plus de notes savantes (cinquante pages de discussion) dans l'Appendice où il donne la mesure de son érudition. On serait tenté de relever nombre de remarques intéressantes sur les grandes écoles de l'antiquité. Qu'il nous suffise de signaler ici la justesse des appréciations de Jacques Chevalier, les qualités littéraires de son exposé, la sûreté de ses analyses et de sa documentation, enfin le grand esprit chrétien qui anime son ouvrage. Aussi ce beau livre restera-t-il un compagnon indispensable et sûr de tous ceux qui étudient et qui méditent les grands thèmes de la vie.

T. G.

L.-P. Audet — « Le système scolaire de la Province de Québec ». Vol. VI. Les Editions de l'Erable, 88, Grande-Allée, Québec. 18 cm. 354 pages.

Notre historien du *Système scolaire de la Province de Québec*, toujours sur la brèche, nous livre aujourd'hui le tome VI de son œuvre : La situation scolaire à la veille de l'Union. Situation pénible : des maîtres incompétents, des salaires insuffisants, des syndics désintéressés, et surtout l'indifférence des gens pour l'instruction. On sait qu'avant 1760, longtemps après, même jusqu'à aujourd'hui pour une catégorie de gens, un homme qui lisait ou qui écrivait, passait pour ne rien faire.

Lord Durham, qui fut envoyé au Canada en cette période, recommanda la fondation d'écoles nationales communes, heureusement sans succès, et dressa un plan d'avenir qui produisit de bons résultats, au moins celui d'ouvrir les yeux et de faire réfléchir. Et l'auteur nous donne une bonne analyse de ce Rapport. Les autres volumes nous diront son influence sur notre régime scolaire.

A. L.

A.-M. Carré, O. P. — « Sainteté, miroir de Dieu ». Collection *Homélies et catéchèses*. Editions du Cerf, 29, boul. Latour-Maubourg, Paris-VII. 18.5 cm. 88 pages.

Cet exquis prédicateur que Notre-Dame de Montréal entendit en 1949, nous livre, ici, les causeries que les étudiants parisiens entendirent durant le carême de 1955. Le thème central est la vocation du chrétien à la sainteté. Parce que Dieu est amour, il veut communiquer sa sainteté aux hommes, ses frères. Ceux-ci doivent lutter fort contre leurs misères innombrables et réelles pour atteindre et reproduire en eux tous les traits de l'Homme-Dieu, sans jamais y parvenir. Mais l'effort en vaut la peine car c'est lui, en définitive, qui compte. Excellent volume de méditation pour tous : prêtres et laïcs.

A. L.

François Gaquère — « Le saint pauvre de Jésus-Christ. Benoît-Joseph Labre ». Maison Aubanel Père, 7, Place Saint-Pierre, Avignon. 22.5 cm. 460 pages.

« A quoi bon la vermine de Benoît Labre ? A mortifier sa chair innocente et à bafouer les viles passions de ses contemporains ; elle prêchait, dit Louis Veuillot, contre une autre vermine qui rongeait le monde » (p. 282).

Nous avons là le pourquoi de cette austérité qui est folie aux yeux des hommes et sagesse aux yeux de Dieu. Inconnu et incompris de ses contemporains, surtout méprisé, il traversa notre monde à la façon d'un lépreux, opposant partout son martyre quotidien aux sensualités du siècle, à l'idolâtrie du corps.

Pour s'être humilié, abaissé, aujourd'hui il est exalté et dépasse en puissance et en prestige les plus illustres de ses contemporains. Il joua dans son siècle le rôle de porte-drapeau. Un seul suffit pour une armée. Aussi ne faut-il pas chercher à l'imiter dans son renoncement excessif mais se souvenir de cet esprit de pénitence nécessaire au salut.

Ce livre raconte longuement cette vie, de la naissance à la mort, avec force détails et anecdotes, pour exalter finalement le saint que l'Eglise a placé sur ses autels. Tout cela vaut certainement mieux que Marie Calumet. Qu'en pense monsieur B. L. de la *Revue de l'Université Laval* ?

A. L.

François Gaquère — « Une âme de chevalier, François Degrave ». En vente chez l'auteur, 25, rue de la Paix, Arras, France. 18 cm. 94 p.

Né en 1905, décédé en 1939, Jean Degrave, apôtre laïc des mineurs de Pas-de-Calais, est un jeune homme qui prit son catholicisme au sérieux et le vécut intégralement. Aux railleries de ses compagnons, il répondait par une charité sincère, conquérante. De fait, l'adversaire était vaincu par cette bonté jamais prise en défaut.

Un modèle pour tous les jeunes, spécialement ceux de l'A. C.

Jean Steinmann — « Saint Jean-Baptiste et la Spiritualité du désert ». Collection *Maîtres spirituels*. Editions du Seuil, Paris, 1955. 18 cm. 191 pages.

Succédant au *Saint Augustin* de M. Henri Marrou dans la même collection, voici *Saint Jean-Baptiste*. En 1946, un bédouin trouva dans une petite grotte, non loin de la Mer Morte, les restes d'une bibliothèque remontant aux débuts du christianisme. Quelles lumières sur le monachisme juif et aussi quel renouveau dans nos connaissances de saint Jean-Baptiste ?

Quels enrichissements au juste trouver dans le petit livre de Jean Steinmann ? Les Evangiles ne disent-ils pas tout ? Oui, tout l'essentiel de ce qu'on sait. Mais il y a ici autant d'espaces pour les photographies que pour le texte. Celles-là couvrent les documents anciens pour arriver au *Jean-Baptiste* de Rodin et à la peinture du Greco. Le texte essaie de reconstituer le milieu et se termine par une bibliographie.

Il sera agréable aux Canadiens français de fréquenter leur patron à l'aide de ces pages bien faites. Puis ils verront l'influence de Jean-Baptiste sur les spirituels du désert, de saint Antoine au Père de Foucauld.

Arcade-M. Monette, O. P.

Ivan Kologrioff — « Le sacrement d'unité et de vie ». Ch. Beyaert, Bruges. 20 cm. 64 pages.

Dans ce petit livre solide, doctrinal, chaud sans mièvrerie, les fidèles trouveront l'essentiel pour alimenter leur piété eucharistique.

Emmanuel Mistiaen — « Lumières dans l'inquiétude ». *Les paraboles.* Ch. Beyaert, 8, rue Notre-Dame, Bruges, 1955. 20 cm. 2 121 pages.

Les âmes inquiètes, tourmentées, pécheresses et souvent découragées trouveront dans les ineffables paraboles évangéliques toutes les lumières qu'elles ont besoin pour retrouver leur route. Elles y verront, y sentiront même qu'au-dessus de leurs misères, de leurs péchés, il y a l'infinie et accueillante Miséricorde divine qui les poursuit, les attend, les invite.

Ce livre n'a rien de mièvre, au contraire, il est fort, et l'auteur, bon théologien et bon exégète, y a mis autant d'intelligence que de cœur. Il calmera les inquiétudes religieuses de ceux qui en ont encore. Les satisfaits ou contents de leur médiocrité sont mieux de ne pas le lire. Ça va les déranger.

A. L.

Dom Eugène Vandeur — « Magnificat ». Ch. Beyaert, 8, rue Notre-Dame, Bruges, 1955. 20 cm. 154 pages.

Un exaltant et enthousiaste commentaire d'une hymne divine et humaine que le chrétien entonne toujours dans ses triomphes pour célébrer les joies du ciel et de la terre. Quel cœur ne vibre quand retentit dans nos églises le célèbre *Magnificat* ? Après lecture du livre, il comprendra mieux l'humilité de la Servante et l'exaltation qu'elle reçoit de son Dieu. Un beau livre de chevet.

A. L.

Emmanuel Mistiaen — « Regina cœli ». *De l'Angelus à l'Assomption.* Ch. Beyaert, Bruges, 1955. 20 cm. 164 pages.

Le dessein de ce livre, en suivant la vie de Marie, est de nous unir davantage à elle, à son Fils, à l'Eglise, en nous mêlant intimement aux hommes et au monde comme il est. Des aperçus pratiques propres à intensifier notre ferveur mariale.

Roger Pons — « Procès de l'amour ». Casterman, Tournai, Belgique, 1956. 19.5 cm. 226 pages.

Les études de ce volume ont paru dans l'*Anneau d'or*. Elles méritaient sûrement d'être réunies en volume et c'est ce service que nous rend M. Roger Pons.

L'amour ! Thème aussi vieux que l'homme et qu'il appartenait aux grands écrivains d'analyser, d'explorer jusque dans ses vibrations les plus intimes. En fait, des chefs-d'œuvre nombreux sont là, devant nous, où l'amour sous des formes diverses et variées occupe la première place. Pauline, Phèdre, la Princesse de Clèves, Madame Bovary, Partage de midi, La Porte étroite, Violaine, Saint-Exupéry, Moïra, etc... ont été auscultés avec assez de précision pour embêter les moralistes qui, d'habitude,

n'ont pas le monopole de la pudeur et de la discrétion. Pourtant les littérateurs les passent et les dépassent en descriptions psychologiques où le nouveau, le jamais lu, est mis en évidence par le talent ou le jeu de l'écrivain.

De Phèdre à Moïra le fond est le même mais les nuances s'accentuent assez pour créer deux nouveaux amours dont le dernier appartient à notre temps. Autre milieu, autre vibration, mais toujours sur la même corde. Dans un procès sur l'amour, il faut attendre de Dieu le verdict.

A. L.

J. LALOUP et J. NÉLIS — « Culture et Civilisation ». *Initiation à l'humanisme historique.* Casterman, Tournai, Belgique, 1955. 19 cm. 266 p.

Ce livre prend ici, au Canada, une singulière actualité. Depuis quelques années, les thèmes *Culture, éducation, civilisation* sont discutés et débattus avec animosité chez nos sociologues. Ceux-ci trouveront sûrement dans ce livre les éléments d'une solution pour leurs problèmes ethniques.

Dans la première partie, *Les civilisations dans l'histoire,* on trouve au chapitre I *Constantes de la civilisation,* où apparaissent : 1) Culture et civilisation, 2) Genèse et éléments, 3) Conditions, 4) Evolution historique, 5) Lois de rencontre. Au chapitre II, *Culture et société,* sont exposés 1) Progrès sociaux de la culture, 2) Aspects récents de la culture, 3) Engagement social de l'élite.

La deuxième partie est consacrée à *l'Histoire dans les civilisations* et se termine par d'admirables pages sur la poésie et les arts, la prière et la sainteté, instruments de rencontre des civilisations.

Le livre, bien conduit et bien pensé, où la philosophie et l'histoire marchent la main dans la main, projetant sur l'avenir des espoirs ou des défiances que fonde le passé. Que seront demain les grandes civilisations dont nous sommes si fiers aujourd'hui ?

A. L.

Fernand HAYWARD — « Un Pape méconnu : Benoît XV ». Editions Casterman, Tournai, Belgique, 1955. 21 cm. 188 pages.

L'histoire vient ici rendre justice à un grand pape qui gouverna l'Eglise dans les années douloureuses et sanglantes de la guerre de 1914-1918. Pour empêcher cette guerre, il fit tout, pour en arrêter les horreurs, il n'épargna aucun moyen, pour libérer les prisonniers et les otages il déploya toutes ses puissances diplomatiques.

La guerre terminée, il prit une part active à la codification du Droit canon, œuvre du cardinal Gaspari, donna de solides directives à la politique italienne et manifesta un intérêt incontestable pour la France, les Etats-Unis et les chrétientés orientales. L'Action catholique commença sous son règne ses premières ébauches.

Ce qui nous émeut dans cet homme, c'est son humilité. Il comptait sur Dieu avant tout pour gouverner l'Eglise. Et le Ciel seul pourra lui rendre pleine justice.

A. L.

Marie-Henri Jetté — « France religieuse du XVIIIe siècle ». *De la Révolution et de l'Empire.* Casterman, Tournai, Belgique. 21 cm. 490 pages.

Ces rapides perspectives sur un siècle d'histoire tragique et sanglante n'ont d'égales que les horreurs de la dernière guerre. Hier luttes fratricides, aujourd'hui luttes raciales et nationales.

La Révolution accusait l'ancien Régime d'avoir favorisé un ordre fondé sur l'injustice mais que l'Eglise avait déjà repoussé en entrant dans le mouvement de réforme. Après avoir détruit la frontière entre aristocratie et démocratie, les révolutionnaires proclamèrent *La Déclaration des Droits de l'Homme.* En fait la Révolution a dressé les uns contre les autres, français et étrangers qu'elle voulait unir. Et la ploutocratie s'est substituée à l'aristocratie pour donner la domination au « règne inexpiable de l'argent », écrit Péguy. Est-ce mieux ?

Railleries, mauvaises farces, charniers, invalides, veuves, orphelins, échafauds qui vomissent le sang forment un douloureux cortège de souffrances atroces, de folies héroïques qui n'honorent guère la liberté et la fraternité. La France en sort avec un empereur mais ne réussit pas à consolider les positions du Grand Siècle. L'Eglise y a reçu le grand coup et quand on revoit des centaines et des centaines de prêtres, religieux entassés comme des animaux sur des bateaux en route pour La Guyane, on pense aux captifs de la dernière guerre en route pour la Sibérie ou le four crématoire. *Nihil novi sub sole.* Histoire religieuse du XVIIIe siècle, histoire de martyrs.

A. L.

F. Marduel — « La Providence ». Casterman, Tournai, Belgique. 20 cm. 194 pages.

Excellent traité sur la Providence. L'auteur en établit l'existence, le but, les moyens, les lois, et nous donne ensuite la réponse de l'homme : croire, prier, agir, subir, écouter. La prudence surnaturelle vient conclure et dissiper les illusions possibles. La course aux oracles (p. 176) reçoit ici la réponse du théologien, loin des superstitions des foules.

A. L.

Jean Galot, S. J. — « Le cœur de Marie ». Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges. 19 cm. 314 pages.

I) La consécration ; II) L'épanouissement ; III) De la souffrance à la gloire, forment les trois parties de ce volume. Sujet assez pauvre de documents, assez riche de virtualités. C'est par l'expérience de la vie chrétienne que l'on peut arriver à caractériser les dispositions du cœur de la Vierge. Nous signalons les chapitres consacrés aux vertus théologales. Cœur animé par la foi, l'espérance, la charité.

Un beau livre de méditation qui peut devenir prédication.

A. L.

En Collaboration — « Le peuple souverain ». 24 cm. 52 pages.

Voici le Rapport de la Première Conférence annuelle de l'Institut canadien des Affaires publiques, tenue à Sainte-Marguerite du 29 septembre au 2 octobre 1954. Etudes enrichissantes sur les formes, les principes de la démocratie et sur les obstacles qu'elle rencontre.

A. L.

Antonin Drolet — « Bibliographie du roman canadien-français ». (1900-1950). Les Presses Universitaires Laval, 1955. 20.5 cm. 126 pages.

Publié avec le concours du Conseil canadien de recherches sur les Humanités, ce documentaire est clair et bien conduit. Mais pourquoi s'arrêter à 1950 alors que le livre date de 1955. Facile eût été d'insérer la liste très modeste des romanciers des cinq dernières années.

Ubald Villeneuve, O. M. I. — « Première conférence du Clergé canadien sur l'alcoolisme ». Chez l'auteur, 460, rue de l'Eglise, Québec. 17.5 cm. 148 pages.

Dans ce volume méritent une mention spéciale la conférence solide, doctrinale, scientifique du P. Bédard, O. P. et celle du docteur Raoul Poulin sur l'aspect médical de l'alcoolisme.

En Collaboration — « Etudes sur le parler français au Canada ». Les Presses Universitaires Laval, 1955. 22.5 cm. 222 pages.

Présentation des travaux qui ont marqué le cinquantenaire de la Société du Parler français au Canada (1952). Un inventaire sérieux, documenté de nos richesses et pauvretés linguistiques.

En Collaboration — « Problèmes d'autorité au sein de l'entreprise ». Les Presses Universitaires Laval, 1955. 23 cm. 152 pages.

Conférences prononcées au dixième congrès des Relations industrielles. Il importe de signaler : « Evolution dans les structures d'autorité » par Jacques Saint-Laurent ; « Responsabilité du contremaître dans l'entreprise » par R.-R. Grondin ; « Crise d'autorité » par A.-M. Parent, etc...

En Collaboration —« Le civisme ». Institut social populaire, 25 ouest, rue Jarry, Montréal. 24 cm. 198 pages.

Compte rendu des Cours et Conférences prononcés à Cornwall pour la XXXIIe session de nos Semaines sociales. Des maîtres ont défini et analysé la nature du civisme, son rayonnement dans la famille, la cité, la profession, les institutions économiques et politiques. Il s'agit de refaire ou de compléter notre éducation selon les directives de la XXXIIe session de nos Semaines sociales.

Paul ANDRINET — « Mélodies sur cordes libres », (poèmes). L'Atelier, Montréal, 1956. 18 cm. 80 pages.

Un autre livre canadien ? Bravo ! Un recueil de poésie par un nouvel écrivain. Pourquoi pas ? On nous avise en plus que M. Andrinet est membre du Comité de Direction de l'Union des Jeunes Ecrivains, et lauréat de divers concours français, de même que collaborateur à quelques périodiques ; et que l'auteur « a trouvé une phrase poétique adaptée à son monde intérieur, à son message ».

Confiants et pleins d'espoir, on tourne la première page : un permis d'imprimer et un *nihil obstat* nous laissent songeurs... et rassurés ; puis une préface de Guy Boulizon, qui nous dit : « Il faut beaucoup d'œuvres secondaires, beaucoup d'essais et de demi-réussites, beaucoup de balbutiements... » Alors, je me dis : si le préfacier a dit ça, je me demande ce que je vais dire !

Et je lis les quarante et quelques pièces ; comme le préfacier, je ne veux ni les juger, ni les expliquer : je laisse ce soin à l'auteur :

Silences cabrés face aux fouillis de nos idées,
Symphonies muettes de poupées délaissées.

Sans vouloir être mal gentil, je dirais que ces pièces :

...s'échappent
Mousses de réalité
Chassées par le vent de l'oubli.

Pourtant, je m'étais proposé d'en dire du bien : j'espère sincèrement m'être trompé ; et j'espère aussi (cette petite espérance, de Péguy !) accueillir le prochain recueil de l'auteur avec plus de sympathie.

Guy Robert

Lucien VALÉRY — « Vacances Laurentiennes ». L'Atelier, Montréal, 1956. 18 cm. 144 pages.

Un roman pour jeunes, qui se situe dans nos Laurentides. Illustré. Les dessins d'Yvon Bernier sont conventionnels, sans vie et peu intéressants ; les culs-de-lampe de Germaih sont frais, spontanés, vifs.

L'effort de fraîcheur et de simplicité du récit est gâté par nombre de clichés, une action trop banale et un quotidien simpliste. Je connais très bien le site du livre, qui est magnifique : et l'auteur en a manqué la grande partie poétique et dynamique. Dommage !

Enfin, risque pour risque, ce roman pour jeunes est à conseiller à ceux qui s'occupent d'établir les listes de prix de fin d'année dans nos écoles : mieux vaut encourager les nôtres que les étrangers, à qualité égale moyenne.

Guy Robert

DANIEL-ROPS — « Notre-Dame des petits enfants ». Illustration de Marcel Huet. Maison Mame, Tours, France. 37 cm. 40 pages.

Toute la vie de la Vierge en quatre couleurs.

X... — « Le tour du monde ». Maison Mame, Tours, France. 20 cm. 34 p.

Cet album nous donne le répertoire avec musique et accompagnement du voyage des Petits Chanteurs à la Croix de Bois autour du monde. Préface de Mgr Maillet, harmonisation de J. Canteloupe, illustration de Amlix.

Louise Fatio — « Le bon lion ». Maison Mame, Tours, France. 26 cm. 32 pages.

Ce texte de Louise Fatio, avec images de Roger Duvoisin, raconte l'histoire d'un lion que des enfants apprivoisent.

Yvette Léonard — « Trois billes dans le soleil ». 18 cm. 124 pages.

Henriette Robitaille — « Pascale et la tempête ». 18 cm. 126 pages.

Julius Schwarts. — « Comment fabrique-t-on le caoutchouc, le papier, le fer ? » 18 cm. 192 pages.

Louis de Wohl — « Telle une flamme inquiète, saint Augustin ». Le roman d'une vie ardente. 20 cm. 308 pages.

Louis de Wohl — « Va et incendie le monde : saint François-Xavier ». 20 cm. 328 pages.

Ces cinq volumes de la Maison Mame, Tours, France, instruisent les jeunes tout en les amusant et les deux derniers allumeront en eux l'étincelle de la sainteté et la flamme de l'apostolat.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE « ROSAIRE » : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »